LE CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES

ET EN VERS,

Repréſentée pour la premiere fois par les Comédiens François le 20 Septembre 1775.

A PARIS,

Chez DELALAIN, Libraire, rue de l'ancienne Comédie-Françoiſe.

M. DCC. LXXVI.

On s'eſt hâté de faire beaucoup de critiques de cet Ouvrage. Si elles ſont juſtes, il eſt inutile que j'y réponde. Si elles ne le ſont point, l'Ouvrage répondra.

ÉPITRE

DÉDICATOIRE

A LA REINE.

ASTRE heureux qui luis ſur la France,
Toi, dont les regards indulgens
Feront éclorre les talens,
Et deviendront leur récompenſe;
Pour que mon bonheur ſoit entier,
Reporte-les ſur cet Ouvrage;
De ta faveur daigne appuyer
L'honneur de ton premier ſuffrage.
Ta préſence ajoute au laurier,
Et le reſpect t'en doit l'hommage.

Ce Dieu qui garantit les mœurs,
Frere de l'amour, mais plus ſage,
Eut trouvé des contradicteurs,
Chez le François un peu volage;
Mais, aujourd'hui paré de fleurs,
Et ceint d'une double couronne,
L'hymen, montrant à ſes Cenſeurs,
Deux époux heureux ſur le Trône,
A repris ſes droits dans les cœurs.

O vous, dont les loix fortunées
Nous promettent des jours brillans,
Couple auguſte d'époux amans,
Puiſſe la main des deſtinées
Reſpecter vos liens charmans,
Et ſi bien enchaîner le tems,
Que vos amours & vos années
Reſtent toujours à leurs printems!

LE CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE

EN CINQ ACTES ET EN VERS.

PERSONNAGES. ACTEURS.

TERVILLE, *Célibataire,*	M. Molé.
MONTBRISSON, *son Oncle,*	M. Brizard.
LE COMTE DE VERSEUIL,	M. Larive.
M. DE SAINGÉRANS,	M. Préville.
Mad. DE VERSEUIL.	Mad. Préville.
JULIE,	Mlle. Doligni.
NÉRINE.	Mlle. Fanier.
LAFLEUR, *Valet de Terville.*	M. Dugaſon.
UN LAQUAIS *de Verſeuil.*	
UN AUTRE LAQUAIS *de Montbriſſon.*	

La Scène eſt à la Campagne, dans le Château de Montbriſſon.

FAUTES A CORRIGER.

Acte II, Scene premiere, page 27, c'eſt Nérine qui doit dire ce Vers,

Oh! je le deviendrai . . . ce ton froid me déſole.

Acte III, Scene VII, au lieu de Verſeuil ſeul l'intéreſſe. *liſez* oui Verſeuil l'intéreſſe.

Même Scene, au lieu de j'aurois crains ſa douleur. *liſez* j'aurois craint.

Acte V, Scene II, au lieu de il double nos malheurs. *liſez* il accroît.

Même Acte, Scene VIII, au lieu de, au barreau, dans les champs, *liſez* au barreau, dans ſes champs.

Même Acte, même Scene, au lieu de allarment la tendreſſe, *liſez* égarent la tendreſſe.

Même Acte, Scene IX, au lieu de vous m'avez trahi, vous, *liſez* vous me trahiſſiez, vous!

Digitized by Google

LE CÉLIBATAIRE,

COMÉDIE.

ACTE I.

La Scène repréſente un Veſtibule, terminé par un Jardin.

SCENE PREMIERE.

VERSEUIL, *ſeul.*

Elle n'a point paru!... j'ai beau me conſulter,
De moment en moment, tout ſert à m'agiter.
De chez Durfé ſa ſœur ma femme eſt revenue,
Cette nuit!.... je ſouhaite & redoute ſa vue.
Du Marquis de Roſanne on la croit veuve ici.
Mon cruel Oncle eſt ſeul auteur de tout ceci.
Lui ſeul de mon Hymen prolonge le myſtere;
Et ma femme... elle veut que je cherche à lui plaire,
Exige le ſecret, m'en a fait un devoir.....
Enfin, après ſix mois, je vais donc la revoir!

SCENE II.

VERSEUIL, un VALET *qui entre précipitamment.*

VERSEUIL.

Eh bien! où vas tu donc, & quelle impatience...?

LE VALET.

On a ſur l'enveloppe écrit, en diligence....
Liſez....

VERSEUIL.

(*à part.*)
Eh! donne donc. De Terville! comment!...
Va, ſors.

LE VALET.

Ne faut-il pas?

VERSEUIL.

Point de raiſonnement.

LE VALET *ſort.*

SCENE III.

VERSEUIL, *ſeul, liſant la Lettre.*

« J'ARRIVERAI peut-être auſſitôt que ma Lettre:
» Mais près de Montbriſſon crains de me compromettre,
» En me déſavouant de tout ce que j'ai fait.
» Verſeuil, un tel Hymen te convient tout-à-fait;
» Ton intérêt le veut, l'amitié le deſire,

» Et j'ai dit en ton nom tout ce qu'il falloit dire ;
» Si tu n'en as rien ſu, c'eſt un ſoin de ma part ;
» Je n'oſois d'un eſpoir te flatter au haſard.
» Je voulois te ſurprendre en faiſant ces avances,
» Et le ſuccès peut ſeul couvrir mes imprudences. »
(*A lui-même.*)
Et voilà juſtement d'où nait mon embarras ?
Je tremble de parler... ou de ne parler pas.
Quoi !... d'honneur, je m'y perds ; j'aime, l'Hymen me lie,
Et l'on compte ſur moi pour épouſer Julie !
Très-bien ! auſſi Terville a-t-il perdu le ſens ?
Prendre pour cet Hymen les ſoins les plus preſſans,
Lui, de la liberté, défenſeur intrépide !...
(*Après une pauſe.*)
Faire un ſort à Julie eſt ce qui le décide.
Que ne l'épouſe-t-il ?
(*Appercevant Nérine.*)
Ah ! me voilà perdu.

SCENE IV.

VERSEUIL, NÉRINE.

VERSEUIL.

Vous écoutiez, je crois.

NÉRINE.

Je n'ai rien entendu.
J'entrois.... mais auriez-vous quelque choſe à m'apprendre ?
Tout ce que vous voudrez, je conſens à l'entendre.
Je ſuis prête, parlez.... que dis-je ? en ce moment,
Ce qui doit ſe paſſer ſe devine aiſément.

VERSEUIL.

Encore ?

NÉRINE.

Il eſt très-clair que vous aimez Julie.
Toujours avant la noce on aime à la folie ;
Mais, tout prêt d'épouſer, & de ſe voir lié,
Le plus heureux Amant n'eſt heureux qu'à moitié:
Sur les cœurs qu'il ſoumet l'Hymen agit d'avance,
Et, même avant ſa chaîne, on ſent ſon influence ;
On s'inquiete, on rêve, on ſonge à ſon deſtin,
Et l'on eſt, comme vous, éveillé plus matin.
A propos, pour la Fête un témoin nous arrive,
Une femme agréable, une veuve aſſez vive ;
Madame de Roſanne.

VERSEUIL, *avec un empreſſement inquiet.*

Oui ? l'aime-t-on ici ?

NÉRINE.

Que vous importe à vous ?

VERSEUIL.

C'eſt pour être éclairci....
Et Nérine, du moins, la trouve-t-elle aimable ?

NÉRINE.

Mais elle eſt moitié gaie & moitié raiſonnable.
Moi, je n'y connois rien, & vous en jugerez.
Penſez-en bien du mal : vous me le confierez.

VERSEUIL.

Oui : comptez là-deſſus.

NÉRINE.

On dit qu'elle eſt jolie.
Chez nous depuis cinq mois elle s'eſt établie.
A peine elle connut Monſieur de Montbriſſon,

Qu'elle vint à Paris loger dans ſa maiſon;
Lui, jamais il n'avoit entendu parler d'elle.
La Dame a du babil, de certains airs de zèle;
Et vîte pour Julie on demande ſes ſoins;
J'avois peu de crédit, il m'en reſte encor moins.
Voilà ce que je ſais.... & ce que je préſage,
C'eſt qu'elle accourt exprès pour votre mariage;
Il va la réjouir.

VERSEUIL, *à part.*

Je doute de cela.

NÉRINE.

La Marquiſe aime aſſez tout ces incidens là.

VERSEUIL, *à part.*

Oh! celui-ci, je crois, n'eſt pas fait pour lui plaire.

NÉRINE.

Pourquoi donc parler bas? autant vaut-il ſe taire?
C'eſt-elle....

VERSEUIL.

Dieu! je fuis!

NÉRINE.

Je vous en ſais bon gré.
Montbriſſon l'accompagne, il en eſt enivré.

VERSEUIL, *à part.*

Sortons: malgré ma joie & mon impatience,
Je dois pour le moment éviter leur préſence.

(*Il ſort. Nérine ſe retire lentement, & regarde Madame de Verſeuil avec humeur.*)

SCENE V.

La Comteſſe de VERSEUIL *ſous le nom de la Marquiſe de* ROSANNE, MONTBRISSON.

MONTBRISSON.

Ah ! je vous attendois avec empreſſement :
Pour la tendre amitié, l'abſence eſt un tourment.
J'avois beſoin de vous, j'ai du chagrin. Julie,
De jour en jour, ſe livre à ſa mélancolie ;
Cette enfant m'inquiete, & ſa moindre douleur
Ne peut être, Madame, étrangere à mon cœur.

Mad. DE VERSEUIL.

Son Pere n'écrit point ; elle y ſonge ſans ceſſe ;
Voilà peut-être auſſi l'objet de ſa triſteſſe.
A-t-elle enfin reçu de ſes nouvelles ?

MONTBRISSON.

Non :
Ce ſilence m'allarme, & c'eſt avec raiſon.
Quel ami j'ai perdu !

Mad. DE VERSEUIL.

Puis-je ſans imprudence,
Demander le motif d'une ſi longue abſence ?
Ce qui vous intéreſſe a droit de me toucher.

MONTBRISSON.

Son malheur eſt de ceux qu'on ne doit pas cacher.
Dorival, (c'eſt le nom du Pere de Julie),
Dans un poſte éminent honoroit ſa patrie ;
Mais il montroit des mœurs & de la probité :

Il arracha l'eſtime . . . . . il fut perſécuté.
Des délateurs puiſſans bientôt ſe réunirent :
D'injurieux ſoupçons par degrés le noircirent ;
Mon ami ſuccomba : coup ſur coup accablé,
De ſes biens, de ſa charge, il ſe vit dépouillé.
La Cour fut prévenue, & la Cour fut ſéduite ;
Contre un infortuné le crédit ſollicite.
Un long-temps ſe conſume à détruire un méchant :
Pour perdre un honnête homme, il ne faut qu'un inſtant.
Dorival malheureux reſtoit ſans eſpérance :
Je courus le trouver. » Tu m'aimas dès l'enfance :
» Je te dois tout, lui dis-je, & je viens te l'offrir :
» T'aider dans la diſgrace eſt mon plus grand plaiſir...
» Non, me dit-il, je vais, loin de la perfidie,
» Armer contre le ſort une noble induſtrie ;
» Plus libre & moins connu, je ſerai plus heureux.
» Mais, tu peux ſatisfaire au plus doux de mes vœux ;
» Il me reſte une fille, elle ſera la tienne :
» Je croyois l'élever, que ce droit t'appartienne.
» Je vais, pour elle ſeule, au moment du repos,
» Recommencer ma courſe, & chérir mes travaux »!

Mad. DE VERSEUIL.

Quel Pere ! . . . . & quel ami !

MONTBRISSON.

Ce récit eſt fidele.
Jugez combien Julie a de droits ſur mon zele !
Elle tient, dans mon cœur, de ſes vertus épris,
La place de ma femme & celle de mon fils.
Suis-je aſſez malheureux ? . . . Non, Madame, ſans elle,
Je ne ſurvivrois pas à leur perte cruelle ;
Depuis près de deux ans, je les pleure tous deux,
Et toujours leur image eſt préſente à mes yeux.
Tout fuit autour de moi ; je n'ai plus que Julie :
Ma ſenſibilité ſur elle eſt réunie ;

Et, dans cet abandon trop fait pour allarmer,
Je tiens par elle encor à la douceur d'aimer.

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en eſt digne au moins : attentive à vous plaire ;
Son ame ſe partage entre vous & ſon pere :
Vous êtes tout pour elle.

MONTBRISSON.

Ah ! n'allez point penſer
Que je nuiſe à ſes goûts, ou veuille les forcer.
Je n'irai point ici, captivant ſa jeuneſſe,
Enchaîner les beaux ans au ſort de la vieilleſſe ;
Il faut que de ſon âge exerçant tous les droits,
Elle ſoit très-heureuſe, & le ſoit par ſon choix.
Je deſire en ſecret pour ma tendre Julie
Qu'un amour vertueux puiſſe embellir ſa vie :
Je protege & chéris tous les penchans du cœur,
J'en ai ſenti long-temps l'innocente douceur :
Elle doit en jouir : c'eſt là mon eſpérance,
Et ſa félicité ſera ma récompenſe.

Mad. DE VERSEUIL.

Quel langage touchant ! que vous m'intéreſſez !
Et ſavez-vous ſur qui ſes vœux ſe ſont fixés ?

MONTBRISSON.

Sur perſonne, je crois ; mais depuis une année ;
Dans mon cœur, en ſecret, je l'avois deſtinée.

Mad. DE VERSEUIL.

Pour qui ?

MONTBRISSON.

Pour mon neveu : je croyois vaincre en lui
Ce coupable travers qui l'égare aujourd'hui.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ramenerez.

MONTBRISSON.

Je crains bien le contraire :
Comme au meilleur principe, il tient à ſa chimere.
Il a dans ſon erreur, dans ſon illuſion,
L'inflexibilité que n'a point la raiſon.
Il s'eſt déja, Madame, offert dix mariages
Qui lui garantiſſoient les plus grands avantages ;
La faveur de la Cour, les graces, les moyens
De ſervir & ſon Prince & ſes Concitoyens ;
Il a refuſé tout ; & puis, l'âge s'avance ;
Il a paſſé trente ans, je n'ai plus d'eſpérance.
S'il avoit moins d'eſprit, & s'il combinoit moins,
Je pourrois augurer le ſuccès de mes ſoins ;
Mais, un fou qui raiſonne, un fou, qui ſe croit ſage,
Vient-on à le prêcher, le devient davantage.
Il eſt né délicat, honnête, généreux ;
Il fait taire ſon cœur ; il ſera malheureux.
Tranquille poſſeſſeur d'une fortune immenſe,
Terville la diſſipe avec indifférence ;
Inſenſible à l'eſpoir d'être utile après lui,
Il croit que par le faſte on échappe à l'ennui.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh bien, Monſieur, il faut, en plaignant ſa folie,
Chercher un autre époux à l'aimable Julie.

MONTBRISSON.

Il veut la marier.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui ? Terville, Monſieur !

MONTBRISSON.

Comment ! il s'en occupe.... il y met de l'ardeur !

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Eh ! quel eſt, s'il vous plaît, celui qu'il lui deſtine ?

MONTBRISSON.

Il eſt jeune, placé, d'une ancienne origine,
Ayant l'éclat d'un nom, ſans en avoir l'orgueil,
Charmant; c'eſt en un mot, le Comte de Verſeuil.

Mad. DE VERSEUIL, *avec ſurpriſe & gaieté.*

Le Comte de Verſeuil!

MONTBRISSON.

D'où naît cette ſurpriſe?

Mad. DE VERSEUIL.

Dites-vous bien le nom? N'eſt-ce point par mépriſe?

MONTBRISSON.

C'eſt le nom ſous lequel il nous fut préſenté,
Et c'eſt celui, dit-on, qu'il a toujours porté.
Le connoîtriez-vous?

Mad. DE VERSEUIL, *ſouriant.*

On ne peut davantage.

MONTBRISSON.

Il eſt aimable.

Mad. DE VERSEUIL.

Fort.

MONTBRISSON.

Et je crois qu'il eſt ſage.

Mad. DE VERSEUIL.

On l'aſſure.

MONTBRISSON.

Il ſuffit: votre ſuffrage eſt tout.
Je deſirois quelqu'un qui fût de votre goût:
Verſeuil réuſſira puiſqu'il a ſçu vous plaire,
Madame, & vous pouvez avancer cette affaire.

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

Monſieur, je vous déclare, & c'eſt avec regret,
Qu'ici mon entremiſe aura très-peu d'effet.

MONTBRISSON.

Quoi que vous en diſiez, vous voudrez bien, je gage,
De concert avec moi, preſſer ce mariage.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous m'en diſpenſerez.

MONTBRISSON.

Non, aſſurément, non.
Votre ſageſſe aimable aidera ma raiſon.

SCENE VI.

Mad. DE VERSEUIL, *ſeule.*

En vain à deviner mon eſprit ſe fatigue:
Je ne peux démêler le nœud de cette intrigue.
Le Comte de Verſeuil auroit pu !....

(*Pendant ce monologue, Verſeuil entre ſur la Scène.*)

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, VERSEUIL.

VERSEUIL.

Le voici.

Mad. DE VERSEUIL.

Me trompai-je ? comment!

VERSEUIL.

Ecoutez:

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ici !

VERSEUIL.

Oui, le même toujours ; auſſi vrai que fidele,
Déteſtant de mon cœur la contrainte cruelle....
Au gré de mes deſirs que vous avez tardé !
Victime d'un ami, d'un ſoin trop haſardé....
Mais pourquoi revenir ſur les maux de l'abſence ?
La peine eſt déja loin, quand le bonheur commence.

Mad. DE VERSEUIL, *gaiement.*

Je reviens à propos pour votre Hymen.

VERSEUIL.

Un mot.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! cent, pour m'informer....

VERSEUIL.

Vous le ſerez bientôt.

Mad. DE VERSEUIL.

Rien n'eſt plus ſérieux.

VERSEUIL.

Hé bien, daignez m'entendre.
A peine eus-je formé le lien le plus tendre,
Soudain, vous le ſavez, mon Régiment partit.
L'honneur parle, il commande & l'amour obéit.
D'un exil douloureux enfin le terme expire.
Impatient, troublé, je pars ſans vous l'écrire.
Voilà mon tort : j'accours, &, plein d'un juſte eſpoir,
Je vais chez Montbriſſon, comptant bien vous y voir.
Mais, ſachant qu'avec vous il étoit à ſa terre,
Je vis qu'on fait très-mal en croyant très-bien faire.
Trompé dans mon attente, iſolé dans Paris,

Jugez de mes regrets ! je m'accuſe, & j'écris.
J'allois fermer ma Lettre, on m'annonce Terville :
De Montbriſſon, dit-il, connois-tu la Pupille ?
Charmante !... j'y ſouſcris, &, vous ſachant ici,
Je brûle d'y venir : il le ſouhaite auſſi ;
Nous arrivons... le jour que vous étiez partie,
Et l'on m'apprend alors que j'épouſe Julie !
J'étois à mon inſçu tellement engagé,
Qu'au ſilence du moins je me crus obligé ;
Je ne l'ai point rompu : dans cette circonſtance
Je n'oſois de Terville avouer l'imprudence.
Il me quitte, il s'échappe : on m'invite à reſter.
Voilà d'où naît le mal, je n'ai pu l'éviter ;
Et, ſi dans tout ceci ma conduite eſt blâmable,
Qu'on s'en prenne à lui ſeul, qui m'a rendu coupable.

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! je reſpire enfin.

VERSEUIL.

M'auriez-vous ſoupçonné ?...

Mad. DE VERSEUIL.

Puiſque je vous revois, tout vous eſt pardonné.
Ainſi donc dans votre ame & dans votre penſée,
Julie & ſes attraits ne m'ont point éclipſée.

VERSEUIL.

Vous !... mais combien de vœux je fais pour ſon bonheur !
Ses ſoins pour Montbriſſon peignent ſi bien ſon cœur !

Mad. DE VERSEUIL.

En la louant, Verſeuil, on dit ce que j'en penſe ;
C'eſt la grace naïve unie à la décence.
Elle va me haïr, me déteſter.

VERSEUIL.

Qui ? vous !

Pourquoi ?

Mad. DE VERSEUIL.

Je viens ici lui ravir ſon époux.

VERSEUIL.

D'une vaine frayeur ceſſez d'être frappée ;
Non, je ne la crois pas de moi fort occupée.

Mad. DE VERSEUIL, *très-gaiement.*

Si vous cédiez, au reſte, au plaiſir de changer,
Je ſerois, je vous jure, en fond pour me venger.
Tandis qu'on vous offroit de nouvelles conquêtes,
Moi, pour mon compte auſſi, j'ai fait tourner deux têtes.

VERSEUIL, *avec vivacité.*

Et quelles, s'il vous plaît ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci devient preſſant,
Devinez.

VERSEUIL.

Le premier n'eſt pas embarraſſant ;
C'eſt Terville.... c'eſt lui, n'eſt ce pas ?... ſuis-je habile ?
De ces énigmes-là j'en devinerois mille.
Oui, puiſqu'il vous a vue, il a dû s'enflammer ;
Terville a trop de goût pour ne pas vous aimer.

Mad. DE VERSEUIL, *en confidence.*

Il cache, & ce ſoupçon doit entraîner le vôtre,
Dans ſes aveux pour moi, ſes amours pour une autre.

VERSEUIL.

Vous croyez....

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! je crois qu'il ſe trompe à plaiſir,
Et par lui-même ici je veux m'en éclaircir.
Mais l'autre ? un peu long-tems vous rêverez, jeſpere ;

Vous

Vous aurez de la peine à vous tirer d'affaire.
Entrevoyez-vous ?

VERSEUIL.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Cherchez bien.

VERSEUIL.

Je me rends.

Mad. DE VERSEUIL.

Déjà ?

VERSEUIL.

Dites-moi donc....

Mad. DE VERSEUIL.

Monſieur de Saingérans.

VERSEUIL.

Mon Oncle ! oh, par exemple, il faut que j'en convienne ;
J'étois loin d'y ſonger.

Mad. DE VERSEUIL.

L'anecdote eſt certaine.
Je ne plaiſante point : il m'a toujours parlé ;
Il n'a point trop dormi.

VERSEUIL.

Vous l'aviez éveillé :
C'étoit ſa paſſion qui l'occupoit.

Mad. DE VERSEUIL.

Sans doute :
Il veut venir me voir.

VERSEUIL (*avec ironie*).

Ici ? Je le redoute.

Mad. DE VERSEUIL.

Il connoît, m'a-t-il dit, Monſieur de Montbriſſon;
D'exercice & d'étude il fut ſon compagnon;
Il arrive ce ſoir & l'a dû même écrire.

VERSEUIL.

Fort bien! c'eſt ſur le tard que mon Oncle ſoupire!....
Quand j'y penſe pourtant, il ne m'allarme pas,
Et peut nous aider même à ſortir d'embarras.
S'il apprend qu'il s'agit pour moi d'un mariage,
Notre homme, j'en réponds, va faire un beau tapage;
Et, grace à ſon refus, dont vous ſerez témoin,
D'autre explication nous n'aurons pas beſoin.
Mais, quand pourrai-je donc, me trahiſſant moi-même,
A l'univers entier dire tout haut que j'aime!
M'abandonner ſans crainte à des tranſports ſi doux,
M'enorgueillir enfin du nom de votre époux,
Obéir à l'amour! Votre délicateſſe
D'un ſilence forcé m'impoſa la promeſſe.
Sans vous, à feindre ici rien ne m'auroit ſoumis;
Mon cœur me démentoit quand ma bouche a promis.
Par le même motif hâtant l'effet contraire,
Je brûle d'avouer ce que vous voulez taire,
Et, lorſque mon bonheur au comble eſt parvenu,
Il me ſemble imparfait tant qu'il n'eſt pas connu.
Vos charmes, vos vertus, tout, tout me juſtifie,
Et je ne riſque rien que d'exciter l'envie.

Mad. DE VERSEUIL.

Et cet Oncle entêté.

VERSEUIL.

Le vieil extravagant?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ſavez à quel point il eſt inconſéquent.

Quoique l'hymen toujours ait paru lui déplaire,
Quoiqu'il ſoit, comme on ſait, garçon ſexagénaire
Et libre dans ſes mœurs : pouvez-vous oublier
Qu'il voulût à ſa guiſe un jour vous marier ;
Et que, ſur vos refus, ſa biſarre colere
Nommoit à ſes grands biens un autre Légataire
S'il n'eut de vous, dit-on, arraché le ſerment
Que vous rejetteriez tout autre engagement?
Oubliez-vous auſſi que la Cour elle-même
Qu'il avoit ſu gagner par quelque ſtratagême,
Deſiroit un hymen ſi contraire à nos vœux ?
Vous déplairiez peut-être en déclarant vos nœuds ;
Et pour moi quel reproche .... Ah çà, point de mépriſe:
Je conſerve en ces lieux le titre de Marquiſe,
La Comteſſe ſe cache ; il le faut, ſongez-y :
N'allez pas vous tromper & parler en mari.
Chut ! on entre !

SCENE VIII.

LES MÊMES ; NÉRINE.

NERINE (*à part au fond du Théâtre*).

ELLE arrive, & la voilà qui cauſe
Avec un inconnu ! .... c'eſt une étrange choſe
Que ce babil ſans fin ! .....

Mad. DE VERSEUIL.

Ah ! Nérine, bon jour.
Ta Maîtreſſe, dis-moi, ſait-elle mon retour ?

NÉRINE (*sèchement*).

Oui, Madame, & je viens demander audience.
Elle descend.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ?

NÉRINE.

C'est par impatience.

Mad. DE VERSEUIL.

Je vais la prévenir.

(*M. & Mad. de Verseuil se font une révérence bien cérémonieuse, & sortent chacun de leur côté*).

SCENE IX.

NÉRINE VERSEUIL.

NÉRINE (*à Verseuil qui s'en va*).

Ecoutez donc, Monsieur....
Où courez-vous si vîte avec cet air d'humeur ?
Bon soir. Ce Comte là ressemble à la Marquise ;
Ils s'entendent déjà ; je n'y serai plus prise.
Ah ! le maudit séjour ! Ce Verseuil n'est qu'un fat ;
Et Terville..... est un sot avec son célibat.

SCENE X.

LAFLEUR, NÉRINE.

LAFLEUR (*ſans être vu, en faiſant claquer ſon fouet*).

Vite, à boire au Courier ?

NÉRINE.

Oh ! c'eſt Lafleur, je penſe ;
Oui, je le reconnois à la ſoif : ſa préſence
Va m'égayer au moins ; j'étois d'un morne affreux.

LAFLEUR (*ſans voir Nérine, en bottes, & ſe précipitant dans un fauteuil*).

Toujours ſur les chemins ! c'eſt un métier fâcheux.
Monſieur Terville ainſi me laſſe à ne rien faire ;
Toujours du mouvement, & jamais une affaire !
(*Appercevant Nérine*).
Ah ! friponne, bon jour !

NÉRINE.

Ce ton eſt cavalier.

LAFLEUR.

Ce ſont de ces minois qu'on ne peut oublier.

NÉRINE.

(*à part*) (*haut*)
Je l'aime, ce Lafleur... ainſi ton Maître arrive ?

LAFLEUR.

Oui ; moi, j'ai devancé Jaſmin, Germon, Lolive ;
Et me voilà, peſtant, enrageant de mon mieux,
Bien roué, bien briſé, mais toujours amoureux.

NÉRINE.

Avec ce bel amour, tu courras donc ſans ceſſe ?

LAFLEUR.

Il faut bien, mon enfant. Terville eſt dans l'ivreſſe ;
Il va, vient, s'étourdit. C'eſt ici, puis c'eſt là,
Jamais de poſte fixe ; &, malgré tout cela,
Je ne jurerois pas qu'il n'eût au fond de l'ame
Quelques chagrins ſecrets, quelque inviſible flâme.
(*Obſervant Nérine*).
Souvent je l'ai ſurpris pouſſant de longs ſoupirs.....

NÉRINE.

Bon !

LAFLEUR.

Ses diſtractions ne ſont pas des plaiſirs.

NÉRINE.

Mais encor ? Que ſais-tu ?

LAFLEUR.

Qui ? moi, je conjecture.
Suffit.....de ce train là quoiqu'ici je murmure,
Mes courſes cependant valent bien le repos.
J'ai, pendant ma quinzaine, été dans dix châteaux.
Des ſpectacles par-tout, des fêtes, grande chere.

NÉRINE.

Oui-dà ? mais je veux, moi, qu'on ſoit plus ſédentaire ;
Sur ce principe là regle-toi déſormais :
Tu m'as placée ici, pour ne t'y voir jamais ;
Point d'intrigue à mener, point d'amant, quel ſupplice !
J'ai du zele de reſte, il eſt ſans exercice ;
Ma Maîtreſſe eſt charmante, & je la ſers de cœur.
Eh bien ! elle m'évite & ſe tait.

LAFLEUR.

Quel malheur !

NÉRINE.

Il eſt déſeſpérant .... je ſuis d'une colere ! ....
Songe à m'épouſer vîte, afin de me diſtraire !

LAFLEUR (*ſe levant avec précipitation & regardant de tous côtés*).

T'épouſer ! bouche cloſe ; au moins baiſſe le ton :
Mon Maître eſt inflexible & n'entend pas raiſon
Sur cet article là.

NÉRINE.

Ni moi non plus, j'eſpere.

LAFLEUR, (*d'un ton important*).

Il faut, pour le ſervir, être Célibataire ;
C'eſt l'ordre ; & moi, ſur-tout, comme premier Valet ;
Je dois m'aſſujettir à l'état qui lui plaît.

NÉRINE.

Il me déplaît à moi.

LAFLEUR.

Vraiment, c'eſt que tu m'aimes.

NÉRINE.

Je ris de voir Lafleur adopter des ſyſtêmes :
Rien n'eſt auſſi bouffon.

LAFLEUR.

Auſſi prudent : enfin,
Aujourd'hui marié, je ſuis chaſſé demain.

NÉRINE (*avec impatience*).

L'une obſerve en ces lieux un ſilence tenace ;
L'autre y défend l'hymen.... Que veulent-ils qu'on faſſe ?

LAFLEUR (*ſe rapprochant*).

Je le dirois bien.

NERINE (*se rapprochant*).

Et je n'entendrois pas.

LAFLEUR.

Quoi ?

NÉRINE.

L'amour conjugal a pour moi des appas.
Ou le Notaire, ou rien.

LAFLEUR.

Ou rien. Voilà le diable.
(*à Nérine qui s'en va*).
Où vas-tu donc ?

NÉRINE.

Chercher un amant plus traitable ;
Qui n'ait pas comme toi le goût de voyager,
Et qui, jusqu'à l'hymen veuille bien déroger.

LAFLEUR.

J'ai le ton de mon siecle....entre nous, sauf le blâme,
Je pense en esprit fort, toi tu parles en femme.

NÉRINE.

D'accord.

LAFLEUR.

Ecoute-moi.

NÉRINE.

Non, pas un mot.

LAFLEUR (*courant après elle*).

Je vais
Déjeûner avant tout, &.... nous verrons après.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE (*à Julie qui ne la regarde point*).

Ne me voyez-vous point ? Ne ſuis-je rien au monde ?
Interrogez-moi donc pour que je vous réponde.

JULIE.

T'interroger ! Sur quoi ?

NÉRINE.

Parfaitement trouvé !
Comment ! Sur quoi ? Sur tout .... Terville eſt arrivé.

JULIE (*froidement*).

On l'attendoit .... eh bien ?

NÉRINE.

Eh bien, Mademoiſelle...
C'eſt qu'on eſt à l'affût de la moindre nouvelle.
Il amene Lafleur .... riez donc une fois.

JULIE.

Nérine, l'as-tu vu ?

NÉRINE.

Mais vraiment, je le crois.
J'ai vu Lafleur auſſi.

JULIE.

Nouvelle fort utile!

NÉRINE.

Plus que vous ne penſez.

JULIE.

La ſanté de Terville?....

NÉRINE.

Eſt très-bonne.

JULIE (*toujours ſérieuſement & d'un ton froid*).

Tant-mieux.

NÉRINE.

Un peu las.

JULIE.

Il court tant!

NÉRINE.

Eh! oui : que voulez-vous? Il s'amuſe d'autant.
Chacun a ſon plaiſir & ſon goût dans la vie :
Terville eſt enchanté quand ſon cercle varie;
De nos jeunes oiſifs il eſt le plus errant :
Mais cela, comme à moi, vous eſt indifférent;
Nous n'y prenons pas garde. Il court, grand bien lui faſſe!
Je ferois comme lui ſi j'étois à ſa place;
On eſt libre &... l'on va... bon, je vous parle en vain,
Vous ne m'écoutez pas; maudit ſoit le deſtin!
Vous voyez à quel point va pour vous ma tendreſſe;
Et je ne ſais jamais ce qui vous intéreſſe.
Oui : je ſeche ſur pied... des ſoupirs!... & puis, rien.
Quelques mots échappés vous ſoulageroient bien,
Un ſeul... pour eſſayer.

JULIE.

Nérine, êtes-vous folle?

Oh ! je le deviendrai .... ce ton froid me déſole.

JULIE.

Jamais, quoi qu'il arrive, il ne faut s'oublier :
Je n'ai rien à vous dire, & rien à confier.

NÉRINE.

Juſtement. Quel travers ! triſte, jeune & jolie....
Pourtant, cela promet.

JULIE.

Finiſſons, je vous prie.

NÉRINE.

Allons, me voilà bien. Vous parlerez, ſinon
Je n'y tiens plus, je pars & ſors de la maiſon.

(*Elle ſort.*)

SCENE II.

TERVILLE *en habit de campagne très-élégant ;*
MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON, *à Julie.*

Le voilà de retour.

TERVILLE.

Et très-content de l'être.
Je chéris cet aſyle....

MONTBRISSON.

Il eſt calme & champêtre.
L'air naturel y regne, & cet air là m'eſt bon.
Cette fois votre abſence a plus duré.

TERVILLE.

Mais non.

JULIE.

Trois ſemaines.

TERVILLE.

Au plus.

MONTBRISSON.

Ah! j'en crois mieux Julie;
Elle compte les jours : ma Pupille s'ennuie!

JULIE.

Avec vous!... moi! jamais.

TERVILLE, *à Montbriſſon.*

D'un reproche flatteur
Je connois tout le prix ; rien n'échappe à mon cœur.
(*Regardant Julie.*)
Oh! pendant mon ſéjour, je prétends la diſtraire.
(*Bas, à Montbriſſon.*)
J'ai de très-grands projets!... Verſeuil a-t-il ſu plaire?
(*haut.*)
Bals ſur bals!...

MONTBRISSON, *riant & regardant Julie.*

Bon!

JULIE.

Pourquoi tous ces plaiſirs bruyans?

TERVILLE, *ne la quittant pas des yeux.*

En effet, rire, aller, danſer, à dix-huit ans,
(*à Montbriſſon.*)
Rien n'eſt moins naturel... comme elle eſt raiſonnable!
Sa rêverie eſt douce, & la rend plus aimable.
J'aime à la retrouver.

MONTBRISSON.

Et vous partez toujours !
Où diable a-t-il été ?

TERVILLE.

Mais j'ai passé trois jours
Chez Eglé, deux plus loin ; le reste, chez Mélite,
Femme très-agréable, & que par-tout on cite ;
On est très-bien chez elle ; on y vit librement,
Comme l'on veut.

MONTBRISSON, *avec ironie.*

Aussi vous y voit-on souvent !

JULIE.

Cette Mélite est jeune ?

TERVILLE.

Assez.

JULIE.

Elle est jolie ?

TERVILLE.

Oui, mais bien moins que vous.

JULIE.

Point de plaisanterie !

TERVILLE.

Je ne plaisante point.

JULIE.

On vous a donc gardé
Pendant tout ce tems-là ?

TERVILLE.

Malgré moi j'ai cédé.

MONTBRISSON.

Prêt à recommencer demain.... Ciel ! quelle vie !

JULIE.

Monſieur a bien raiſon.

MONTBRISSON.

Oh ! c'eſt une manie :
Car enfin, dites-moi, puiſque je vous tiens là,
Qu'eſt-ce que vous trouvez de plaiſant à cela ?

TERVILLE.

Que voulez-vous ? j'ai tort : peut-être je m'abuſe.
(*Avec une ſorte de mélancolie*).
Je me diſtrais, au moins..... trop heureux qui s'amuſe !

MONTBRISSON.

Heureux qui ſent le prix de la ſimplicité,
De la paix domeſtique & de la vérité !
Voilà les ſeuls plaiſirs, tout le reſte eſt folie.
Mais je veux vous parler. Laiſſe-nous, ma Julie.
Sur-tout, ne ſois plus triſte, & crois que ton bonheur
Eſt le vœu le plus doux, le plus cher à mon cœur.
(*Elle ſort*)

SCENE III.

MONTBRISSON, TERVILLE.

TERVILLE (*la ſuivant des yeux*).

Que j'aime ce maintien, cette grace touchante !
Je la trouve embellie, & ſa candeur m'enchante.

MONTBRISSON.

Eh bien ! pour te fixer, que te faut-il de plus ?
Tu vantes ſes appas, tu crois à ſes vertus,
Et ſouhaites qu'un autre en ſoit dépoſitaire !

Obéis à ton cœur, cede au mien qui t'éclaire.
Ma fortune eſt ſa dot.

TERVILLE.

A quoi bon inſiſter
Sur ce que je ne puis ni ne veux accepter ?

MONTBRISSON.

C'eſt ce dont je me plains, & c'eſt ce qui m'arrête ;
Car mon premier deſſein roule encor dans ma tête ;
Ton hymen....

TERVILLE.

Ah ! de grace, oubliez ce projet.
Pour vous en détourner, n'ai-je point aſſez fait ?
Quand j'établis Julie & m'empreſſe pour elle,
Je dois être à l'abri d'une inſtance nouvelle.

MONTBRISSON.

Mais tu l'aimes, dis-tu ?

TERVILLE.

Comment faire autrement ?
Sans doute, elle m'eſt chere.

MONTBRISSON (*avec impatience*).

Eſprit inconſéquent !
Je n'entends rien encore au motif qui te guide,
Tout dans elle te charme.... un travers te décide !
Conſulte le bon ſens.

TERVILLE.

Eh ! lui ſeul eſt ma loi.

MONTBRISSON.

Il te dit, n'eſt-ce pas, qu'il faut vivre pour ſoi,
Ce qu'on nomme penchant, l'appeller tyrannie ;
Eluder le tribut qu'on doit à la Patrie ;

Et qu'un ſage, nn grand homme, un philoſophe enfin,
Devient un être à part qui n'a plus rien d'humain?

TERVILLE.

Il me dit d'être heureux, ou de chercher à l'être;
En garde coutre moi, de m'en rendre le maître;
D'être libre ſur-tout, de craindre & d'éviter
Un fardeau que l'on prend pour ne le plus quitter.
J'ai calculé les maux, peſé les avantages:
Rêver ſur le bonheur eſt l'étude des ſages;
Ce fut auſſi la mienne.... Oui, Monſieur, vous riez!
Mais je le prouverois ſi vous y conſentiez.
N'attaquez pas mon cœur: il eſt né très-ſenſible;
Il eſt armé peut-être, & non pas inflexible.
Ah! j'étois confiant: mes premieres ardeurs
Me laiſſoient le bandeau des aimables erreurs.
Fait pour croire à l'amour, pour ſentir ſon ivreſſe,
Je voulois un lien qui fixât ma jeuneſſe;
Mais j'éprouvai bien-tôt, & ſus à mes dépens,
Que le ton de nos mœurs éteint nos ſentimens.
On ſe charge en courant d'une chaîne légere;
L'enchantement d'aimer cede à l'orgueil de plaire;
On eſt ſans paſſions où dominent les goûts,
Et l'on ſe ſent bleſſer dans les nœuds les plus doux:
Ce coup d'œil, j'en conviens, m'a rendu moins crédule;
Je m'épargne un chagrin, j'évite un ridicule;
Je les ai craints tous deux, &, dans mon juſte effroi,
Je me ſuis bien promis de dépendre de moi:
La prudence a vaincu.

MONTBRISSON.

Quelle biſarrerie?
De ta fauſſe raiſon, que ton cœur ſe défie.
Lorſque de la nature on combat l'aſcendant,
Terville, on eſt barbare, & l'on n'eſt pas prudent.

Les

Les femmes..... entre nous, quelle idée as-tu d'elles ?
Sans doute tu n'y vois, dans tes vœux infideles,
Que de foibles jouets que l'on feint d'adorer ;
Et que, ſans nuls remords, on peut déshonorer ?

TERVILLE.

Ah Dieu ! que dites-vous ? Que c'eſt mal me connoître !
Nul autre plus que moi ne les aime peut-être.
J'appréciai toujours leur commerce enchanteur,
Délices de l'eſprit & le beſoin du cœur.
L'Amant piqué s'en plaint, le ſot les calomnie.
Pour moi, je leur devrai le charme de ma vie.
Mais pourquoi ſous le joug languir empriſonné ?
Pour être délicat, faut-il être enchaîné ?
Un encens libre & pur eſt bien plus fait pour elles.
Quel qu'il ſoit, l'eſclavage a des ſuites cruelles ;
Il amene les torts, les langueurs, les dégoûts.
Pour devenir tyran, il ſuffit d'être époux.
Mille exemples fameux ont trop ſu nous l'apprendre.
L'homme, armé du pouvoir, néglige d'être tendre :
Impérieux & froid, même au ſein des deſirs,
En acquérant des droits, il perd tous ſes plaiſirs.

MONTBRISSON.

Illuſion d'un cœur qui s'abuſe lui-même !

TERVILLE.

Ah ! c'eſt un ſentiment beaucoup plus qu'un ſyſtême.
Je ris d'un être vain, inquiet, ſoucieux,
Qui ſe charge, au hazard, d'en rendre un autre heureux.
C'eſt bien aſſez, hélas ! pour nos forces bornées,
D'avoir à ſoutenir nos propres deſtinées.
Oui, l'on eſt peu ſenſé, lorſqu'aux pieds des Autels
On va courber ſon front ſous des nœuds éternels,
Et, du moment qui naît à peine étant le Maître,
On ne peut garantir le moment qui doit naître ;

(*Voyant que ſon Oncle déſapprouve.*)

C'eſt une opinion, c'eſt la mienne : après tout ;
L'attrait ſeul nous décide, & chacun ſuit ſon goût :
Sauf l'égard que je dois à ces nœuds qu'on renomme,
On peut, ſans être époux, être fort honnête homme.
Mon cher Oncle, d'ailleurs, pourquoi vous plaindre ainſi ?
Contre ce chaſte Hymen, j'ai beau m'être endurci,
Je le vois quelquefois ſans qu'il me ſcandaliſe.
Le Comte, par exemple, eſt un choix que je priſe,
Fait pour votre Pupille : eh bien ! moi, je conſens
Qu'ils s'embarquent tous deux ſur la foi des ſermens :
Ce bonheur, contre qui mon ame eſt révoltée,
Eſt, je le vois, le ſeul qui ſoit à leur portée.
Verſeuil eſt juſtement l'homme qu'il nous falloit ;
Verſeuil, aux qualités joint la grace qui plaît....
Mais, cet Hymen conclu, j'en puis empêcher mille,
Et c'eſt au moins, Monſieur, un moyen d'être utile.

MONTBRISSON.

Puiſque ton cœur s'oppoſe à mon plus cher eſpoir,
Et qu'enfin tu le veux, il faut bien le vouloir.

TERVILLE.

Mon Oncle, faites plus ; contentez mon envie :
N'en aſſurez pas moins votre bien à Julie ;
Ce ſera m'enrichir que de lui tout donner.

MONTBRISSON.

Comment ?

TERVILLE.

Ce cœur ſi froid voudroit la couronner.

MONTBRISSON.

De l'héroïſme, allons.... mais Verſeuil doit dépendre...

TERVILLE.

Son Oncle à vos deſirs ne pourra que ſe rendre.

MONTBRISSON.

Quel eſt-il ?

TERVILLE.

Saingérans.

MONTBRISSON.

Quoi ! ce fou ſuranné ;
Vieux garçon bien oiſif qu'on croit bien fortuné,
Dameret ſémillant dans un corps tout débile,
Qui promene à grands frais ſon aſthme par la ville,
Et chez qui, malgré l'âge appeſanti ſur lui,
Rien n'eſt encor profond que le vice & l'ennui.

TERVILLE.

Lui-même.

MONTBRISSON.

Il nous arrive ; il vient de me l'écrire :
On a beſoin de lui ; qu'il vienne.

TERVILLE.

On peut en rire ;
Il vous amuſera.

MONTBRISSON.

Non pas, aſſurément :
Mais je me munirai de ſon conſentement.

TERVILLE.

Il ignore donc tout ?

MONTBRISSON.

Oui ; du moins je le penſe.
Sa Lettre dit qu'il veut renouer connoiſſance.

TERVILLE.

Où peut être Verſeuil ? ceci va le charmer,
Connoiſſant mieux Julie.... ah ! comme il doit l'aimer !

MONTBRISSON.

Je l'ai laiſſé tantôt ſeul avec la Marquiſe.

TERVILLE, *gaiement & légérement.*

Comment ſeul avec elle! & Julie autoriſe....
Elle eſt donc de retour?

MONTBRISSON.

Eh! mais apparemment.

TERVILLE.

Et Verſeuil la connoît?

MONTBRISSON.

Beaucoup.

TERVILLE.

Infiniment,
Cela m'en a tout l'air... la Marquiſe l'eſtime?

MONTBRISSON, *s'impatientant.*

Oui, oui.

TERVILLE.

Je vois d'ici quel intérêt l'anime.
(*à part.*)
Il ne perd pas ſon tems.

MONTBRISSON.

L'éloge qu'elle en fait
M'a même pour Verſeuil prévenu tout-à-fait.
J'honore cette femme on ne peut davantage:
La ſageſſe indulgente eſt ſon heureux partage.

TERVILLE.

Et ſe connoiſſent-ils depuis long-tems?

MONTBRISSON.

Ma foi,
Je n'en ſais rien du tout: tu te mocques de moi
Avec tes queſtions.

TERVILLE.

C'eſt que j'avois envie...

MONTBRISSON.

Je vais chercher Verſeuil, & parler à Julie.

TERVILLE.

Vous m'enverrez le Comte ?

MONTBRISSON.

Oui, vraiment ; il le faut.
Il eſt eſſentiel qu'il s'explique au plutôt.
(*Avec ironie.*)
Votre exemple déja l'aura gagné peut être ;
On fait bien des progrès avec un ſi bon Maître.

TERVILLE, *très-ſérieuſement.*

Je vous réponds que non : je le déciderai....
Et je vous garantis que je le marierai :
J'ai mes raiſons.

MONTBRISSON.

Adieu.

SCENE IV.

TERVILLE, *ſeul.*

Bon ! à ce qu'il me ſemble,
La Marquiſe & Verſeuil ſont aſſez bien enſemble.
Le moyen de ſouffrir un tort auſſi marqué !
Je ne ſuis point jaloux, mais je ſuis très-piqué.
Ah ! Monſieur de Verſeuil, vous allez un peu vîte ;
De vos pouvoirs ici vous paſſez la limite.
Calmez-vous s'il vous plaît, réprimez cette ardeur....

Et laiſſez-moi du moins de quoi tromper mon cœur.
Même alors qu'il s'immole, & qu'il la ſacrifie,
Je ne ſais quel attrait me ramene à Julie ;
Je dois m'en défier, renfermer mon ſecret,
Et me réfugier aux pieds d'un autre objet ;
Refroidi par l'Hymen, je me verrois moi-même...
(*Du ton le plus ſenſible.*)
Comment peut-on riſquer d'épouſer ce qu'on aime !
Si la Marquiſe veut, elle va me ſauver ;
Et d'un attachement un goût peut préſerver.
Mais, quoi !.. ſi je déplais, ſi mon eſpoir l'offenſe...
Je m'en conſolerai par mon indépendance.

SCENE V.

VERSEUIL, TERVILLE.

VERSEUIL.

Ah ! Terville, bon jour !

TERVILLE, *froidement.*

Ah ! Monſieur, vous voilà.

VERSEUIL.

Que veut dire, mon cher, le ton que tu prends-là ?

TERVILLE.

Je voulois vous parler.

VERSEUIL.

Eh bien, parle.

TERVILLE.

Julie
Eſt jeune, intéreſſante.

VERSEUIL.

Eh ! qu'eſt-ce qui le nie ?
J'en conviens volontiers.

TERVILLE, *d'un ton paſſionné.*

Julie a de ces traits,
Qui, dès qu'on les a vus, ne s'effacent jamais :
On veut les retrouver dans ceux que l'on adore ;
On croit n'y plus ſonger, & l'on y rêve encore :
C'eſt un... je ne ſais quoi, plus doux que les appas,
Et le cœur qui le ſent, ne le définit pas.

VERSEUIL.

Comment donc ! ce portrait, plein de délicateſſe,
Eſt digne d'un Amant, & reſſemble à l'ivreſſe !

TERVILLE.

L'amitié peint ſouvent auſſi bien que l'amour.

VERSEUIL.

Tu m'étonnes au moins !

TERVILLE.

Au but.

VERSEUIL.

Oui, ſans détour.

TERVILLE.

Julie a tout, beauté, grace... une ame ſi pure !
Emparez-vous d'un bien qu'un ami vous aſſure.
Ou, vous ne ſavez pas ce qu'ici vous perdez...
Ou, vous manquez, Monſieur, à tous les procédés...

VERSEUIL.

Eh ! bon Dieu ! quels grands mots !

TERVILLE.

Non, non, ce ſont des choſes.

VERSEUIL.

Ecoutes : ce tréſor qu'ici tu me propoſes,
Ce bien que d'accepter tu me fais une loi,
Que ne t'en ſaiſis-tu ?

TERVILLE (*furieux*).

Que dites-vous ? Qui ? moi !
Il le faut avouer.... La tyrannie eſt forte.

VERSEUIL (*gaiement*).

Faut-il que pour cela ton amitié s'emporte ?

TERVILLE (*toujours avec vivacité*).

Je n'aime point Julie..... & vous pouvez le voir :
Mais quand je l'aimerois, je voudrois la pourvoir ;
Je voudrois.....

VERSEUIL.

Calme-toi.

TERVILLE.

Me parler mariage !
D'honneur, vous êtes fou.

VERSEUIL.

D'honneur, tu n'es pas ſage.
Croyois-je t'offenſer ? & puis, en vérité,
Je vois à cet hymen quelque difficulté.

TERVILLE.

Nulle. Votre Oncle vient.

VERSEUIL.

Je le ſais.

TERVILLE.

Quelle encore ?

VERSEUIL.

D'abord c'eſt qu'on me hait.

TERVILLE.

Eh ! point, on vous adore.

VERSEUIL.

Le contraire eſt viſible, & j'en ſuis très-certain.

TERVILLE.

Voilà bien les Amans !.... des ombrages ſans fin !
Mais, pour croire à cela, quel motif eſt le vôtre ?
Là.... pourquoi vous haïr ?

VERSEUIL.

Pour en aimer un autre.

TERVILLE.

Un autre ! Et qui ?

VERSEUIL (*en obſervant Terville.*)

Ma foi, je ne te dirai pas ;
Mais je m'éclaircirai ; je veux.....

TERVILLE.

Bel embarras !
T'es-tu perſuadé dans le fond de ton ame
Qu'on doit avec délire être aimé de ſa femme ?
Ce ſeroit un peu loin pouſſer l'illuſion.
L'hymen eſt, tu le ſais, un Dieu plein de raiſon,
Et l'amour même eſt ſage à l'aſpect d'un Notaire.
(*Plus ſérieuſement*).
Mais tu ne dis pas tout : allons, treve au myſtere,
Conviens-en ; la Marquiſe a paru dans ces lieux,
Et ſeule a tout brouillé : parle vrai, je le veux,
J'ai droit de l'exiger.... tu l'aimes, je parie !

VERSEUIL.

Parbleu ! tu gagnerois, &....

TERVILLE.

Point de raillerie ?

Il s'agit d'amitié, je penſe ; ſans cela
Je ſerois très-choqué de ce procédé là.
Julie en ce ſéjour eſt ton unique affaire ;
Je fais pour vous unir tout ce qu'on m'y voit faire ;
Voilà ta miſſion & mon arrangement :
Tu n'y peux de ce but t'écarter un moment ;
Et, s'il faut m'expliquer avec pleine franchiſe,
Tu dois, preſque pour rien, y compter la Marquiſe.

VERSEUIL (*riant*).

Comment ? preſque pour rien !

TERVILLE.

Oui.

VERSEUIL.

Demande un peu moins.

TERVILLE.

C'eſt me contrarier que lui rendre des ſoins :
Puiſqu'il faut dire tout, j'ai des projets ſur elle ;
De l'objet que je cherche elle eſt le vrai modele :
Elle a de la gaieté, des mœurs, le meilleur ton ;
Elle penſe, elle eſt veuve, & moi, je ſuis garçon :
Tout convient.

VERSEUIL.

Grand-merci de cette confidence.

TERVILLE.

Mon cœur, à tous égards, t'a dû la préférence.

VERSEUIL.

Eh ! mais, avances-tu ?

TERVILLE.

Mais . . . . j'augure aſſez bien,
J'ai déjà même écrit.

VERSEUIL (*avec une ſorte d'inquiétude*).

Et pour réponſe.

TERVILLE.

Rien.

VERSEUIL.

Progrès encourageant !

TERVILLE.

Je ſaurai la réduire.
Par cent nouveaux ſecrets je prétends la ſéduire ;
J'en inventerai tant, qu'elle n'y tiendra pas ;
Je te dirai ma marche & tu m'applaudiras.

VERSEUIL.

Peut-être.

TERVILLE.

Il faudra bien : oui, malgré ton peut-être,
Apprens qu'on eſt aimé lorſqu'on s'obſtine à l'être.
Mais ſois diſcret, afin que mon bonheur ſoit pur.

VERSEUIL.

Tu ne pouvois choiſir un confident plus sûr.

TERVILLE.

Il eſt eſſentiel, tu vois, de nous entendre ;
Aux vœux de l'amitié j'ai le droit de prétendre ;
Tu dois me ſervir même, au lieu de me croiſer ;
Fais que l'on m'aime, & moi, je te fais épouſer.
Par des ſoins mutuels, tenons avec adreſſe,
Toi, ta femme, de moi ; moi, de toi, ma Maîtreſſe.
Vraiment, tu dois m'aider.

VERSEUIL.

Modere ce tranſport.

TERVILLE.

Tu t'en trouveras bien, mettons-y de l'accord.
Dis, me le promets-tu ?

VERSEUIL, *riant.*

Mais, non; en conſcience.

TERVILLE.

Tu ris?

VERSEUIL, *riant plus fort.*

Ce que tu dis eſt plein d'extravagance.

TERVILLE.

Voilà de nos amis!

VERSEUIL, *riant toujours plus fort.*

Tes diſcours ſont ſi fous!

TERVILLE.

Vous faites tout pour eux, ils ne font rien pour vous.
Mais la Marquiſe approche; & je vais, ſans myſtere,
Lui déclarer un feu que je ne puis plus taire.

VERSEUIL.

Devant moi?

TERVILLE.

Pourquoi non?

VERSEUIL.

Cela ſeroit plaiſant.

Et....

TERVILLE.

Monſieur aujourd'hui trouve tout amuſant.

VERSEUIL.

Oui.

SCENE VI.

LES MÊMES; Mad. DE VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL.

Les propos ſont gais.

VERSEUIL.

Plus qu'on ne peut le croire:
Terville me contoit la plus plaiſante hiſtoire.

TERVILLE, (*un peu embarraſſé*).

Madame, pardonnez, ſi mon empreſſement....
(*à Verſeuil qui rit.*) (*à Madame de Verſeuil.*)
Paix donc..... j'allois monter dans votre appartement;
J'ai rencontré Verſeuil.

Mad. DE VERSEUIL.

Point de cérémonie.
O Ciel! des complimens auriez-vous la manie?

TERVILLE.

Non; mais, il eſt des ſoins.... il m'a ſeul arrêté;
Il eſt ſur un article à tel point entêté!...
(*Pouſſant Verſeuil.*)
Va-t-en donc.

Mad. DE VERSEUIL.

Hem? comment? qu'eſt-ce que vous lui dites?

TERVILLE, (*le pouſſant plus fort.*)

Oh! c'eſt qu'aux environs il doit quelques viſites;
Je le preſſois d'aller.

VERSEUIL.

J'y vais ; il le faut bien :
Je ne veux point troubler un ſi doux entretien.

SCENE VII.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

TERVILLE.

ALLEZ-VOUS me gronder ? êtes vous courroucée?

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi ? pour une Lettre, il eſt vrai peu ſenſée,
Mais qui m'a réjouie : en vérité, Monſieur ;
Tout cela n'eſt point fait pour donner de l'humeur.
Votre démarche eſt folle, & pourtant naturelle.
J'en ai ri ; voilà tout.

TERVILLE.

Voilà ce qu'on appelle
Un ſang froid admirable !

Mad. DE VERSEUIL.

Il en faut quelquefois.
Vous avez vos écarts, & nous avons nos loix.
Vous avez cru, ſans doute, & je vous le pardonne,
(*Avec beaucoup d'ironie.*)
Qu'à diſtraire un moment je pouvois être bonne ;
Que je préférerois des liens plus aiſés
A ces nœuds ſolemnels qui nous ſont impoſés.
Vous vous êtes conduit en vrai Célibataire,
Fort bien ! il faut en tout garder ſon caractere.
Mais j'ai le cœur, l'eſprit, la tête mal rangés ;

Et je vous ennuirois avec mes préjugés.
Je tiens aux vieilles mœurs, aux décences antiques.
C'eſt ma façon de voir; elle eſt des plus gothiques:
Je me déclare au moins, & ne me maſque pas.
Le mariage même eut pour moi des appas,
J'en aimai les devoirs, les égards volontaires,
Je ſuis un compoſé de petites miſeres
Qui ne vous iroient pas, dont vous ſeriez honteux,
Et l'amour nous rendroit infortunés tous deux.

TERVILLE.

Eh quoi! l'Hymen en vous trouve une apologiſte!
Vous aimeriez ce joug & ce contrat ſi triſte,
Qui condamne à s'aimer ceux qui s'aiment le moins,
Aſſujettit deux cœurs que l'attrait n'a pas joints;
Gêne & laſſe bientôt la femme la plus ſotte,
Fait deux dupes toujours, & ſouvent un deſpote!
Ainſi, vous ſerez donc (diſons-le.... ſans détour,)
Epouſe ſans bonheur, ou veuve ſans amour?

Mad. DE VERSEUIL, *très-gaiement.*

Juſtement, ſans amour; moi, c'eſt ma fantaiſie,
Et je m'en trouve bien...

TERVILLE.

Fauſſe philoſophie!

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi que vous en diſiez, j'en ai de tems en tems...
Pour mes opinions, non pour mes ſentimens.
J'aime aſſez votre eſprit, & même plus qu'un autre:
Mais ne me parlez point d'un cœur tel que le vôtre.
Je m'en défierois trop.

TERVILLE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoiqu'il ſoit très-ſolide, il a l'air trop diſtrait.
A force de raiſon vous n'êtes pas trop ſage:
Guidé par le caprice, emporté par l'uſage,
L'amant qui vous reſſemble eſt toujours très-léger,
Où, s'il devient profond, c'eſt dans l'art de changer;
Il trompe par état, céde à la plus nouvelle,
Eſt ſéduiſant, parjure, & gaiement infidele.

TÉRVILLE.

Ah! peignez-moi, de grace, avec d'autres couleurs:
Ce ne ſont là mes vœux, mes penchans, ni mes mœurs.
Malheur à qui ne voit dans l'état le plus ſage,
Que le droit de céder à ſon humeur volage!
L'amant qui me reſſemble, heureux de s'enflammer,
Veut aimer librement afin de mieux aimer:
De s'engager ailleurs il eſt toujours le maître,
Mais ſon cœur eſt conſtant pour le plaiſir de l'être.
Des gens dont vous parlez, ſi j'avois les défauts;
Si j'étois indiſcret, léger, cruel ou faux,
Prétendrois-je à vous plaire? en aurois-je eu l'envie?
Lorſque vous m'accuſez, mon choix me juſtifie.
Quant à l'extérieur, convenez cependant,
Qu'on peut être à la fois & ſenſible & galant.
Vous ne m'approuvez pas! eh quoi! ſeroit-ce un crime,
De venger les attraits d'un nœud qui les opprime;
D'offrir au juſte orgueil d'un ſexe idolâtré,
Ce culte ſi flatteur des maris ignoré;
Entre mille Beautés de n'en exclure aucune,
Et, toutes les aimant, de n'en préférer qu'une;
De cacher... juſqu'au choix qui peut enorgueillir,
Et d'enchaîner l'amour ſous les loix du plaiſir?

Mad. DE VERSEUIL.

Ce langage eſt joli; le croyez-vous bien tendre?

TERVILLE.

TERVILLE.

A ce reproche là je n'ai point dû m'attendre.

Mad. DE VERSEUIL, (*observant Terville*).

Vous êtes, dites-vous, épris de mes appas;
Et moi, je vous préviens que vous ne m'aimez pas.

TERVILLE.

Qui, moi? lorsqu'un aveu...

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en suis pas la dupe.
J'ai cru même entrevoir qu'une autre vous occupe.
Si vous vous déguisiez vos véritables feux!...
Souvent on est fripon, de peur d'être amoureux:
Là, consultez-vous bien.

TERVILLE, (*à part*).

Que veut-elle me dire?
(*Haut.*)
C'est un prétexte vain que je pourrois détruire.
Ah! je vois ce que c'est: Verseuil apparemment
Vous aura conseillé ce cruel enjoûment:
Au reste, il faudra bien que votre cœur l'oublie;
Car vous savez, je crois, qu'enfin je le marie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh! c'est à faire à vous.

TERVILLE.

J'y compte, &, dans ce cas,
Vous voyez clairement qu'il ne vous convient pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous continuez, comme lui, je vais rire.

TERVILLE.

De lui? je le veux bien.

Mad. DE VERSEUIL.

Adieu. Je me retire.

TERVILLE.

Ah! de grace, un moment... s'il faut être jaloux,
J'en ſuis capable, au moins, très-capable.

Mad. DE VERSEUIL.

Qui? vous!
Vous le dites d'un ton perſuaſif.

TERVILLE.

Madame,
Ne m'en défiez pas, je connois bien mon ame:
Si je n'ai pas de quoi faire un mari charmant,
J'aurai, quand je voudrai, les défauts d'un Amant.

Mad. DE VERSEUIL.

On entre; c'eſt votre Oncle.

TERVILLE.

Ah! du moins, je vous prie,
Ne l'inſtruiſez de rien.

Mad. DE VERSEUIL.

Allons! quelle folie!
Moi, j'ai preſque oublié ce que vous m'avez dit.

TERVILLE.

Quoi?... ma foi, je m'y perds, ſa gaieté m'étourdit.

(*Il rencontre ſon Oncle qui lui fait un acceuil très-froid, & il ſort*).

SCENE VIII.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON.

AIDEZ-MOI de vos ſoins ; je viens de voir Julie,
Madame, &, ſur Verſeuil quand je l'ai preſſentie,
Elle a marqué ſoudain la plus vive douleur.
Quelque choſe l'agite & tourmente ſon cœur.
J'ai voulu la preſſer, connoître ſes alarmes,
Ses yeux, en ſe baiſſant, ſe ſont mouillés de larmes ;
Elle évitoit les miens, & n'oſoit me parler.
Ce ſilence pénible eſt fait pour me troubler.
Madame, elle vous aime, & ſur-tout vous écoute,
Vous ſaurez arracher l'aveu que je redoute.
Je veux qu'elle s'explique ; efforcez-vous.

Mad. DE VERSEUIL.

J'y cours,
Le cœur le plus caché ne ſe tait pas toujours.
Dans chaque occaſion fiez-vous à mon zele ;
Il eſt égal, Monſieur, & pour vous ; & pour elle.

MONTBRISSON.

Combien je vous devrai ! je ne peux voir ſouffrir
Cette ame intéreſſante & qui craint de s'ouvrir.
La raiſon eſt toujours impoſante à mon âge.
L'amitié ſous vos traits obtiendra davantage.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

JULIE, NÉRINE.

NÉRINE (*entrant après Julie.*)

Celle que vous aimez à l'inſtant vous cherchoit.
Vous étiez, m'a-t-on dit, dans le petit boſquet;
Seule à vous affliger : ma foi, Mademoiſelle,
Quand on a tout pour ſoi, que l'on eſt fraîche & belle,
S'attriſter eſt bien fou.

JULIE.

Je penſe comme toi.

NÉRINE.

Mais vous avez pleuré ?

JULIE, (*eſſuyant ſes yeux*).

Quel conte !

NÉRINE.

Je le voi.

JULIE.

Tu vois toujours fort mal.

NÉRINE.

Fort bien; j'en ſuis très-ſûre.
(*Haut.*)
Ce n'eſt plus le dépit, c'eſt le cœur qui murmure.
Je voudrois avoir part du moins à vos chagrins.

JULIE.

Nérine ...

NÉRINE.

Tous vos jours devroient être fereins,
Marquez par cent plaiſirs, embellis par vos charmes.
Qui peut dans ce ſéjour vous arracher des larmes?
(*à part.*)
Ah! que je hais l'ingrat qui cauſe ſon ſouci!
(*Haut.*)
Si vous ne m'inſtruiſez, je vais pleurer auſſi.

JULIE.

Eh! de quoi?

NÉRINE.

Mais... de rien. La douleur eſt permiſe;
Le motif vient toujours... j'abhorre la Marquiſe,
Elle me ſouffle tour; le plaiſir de parler,
D'entendre, de répondre & de vous conſoler.
Ne la voilà-t-il pas?

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL; LES MÊMES.

JULIE, (*à Nérine*).

LAISSEZ-NOUS.

NÉRINE.

Sans reproche;
On me chaſſe toujours dès que Madame approche.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, JULIE.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! quoi ! toujours rêveuse ! à la fleur de vos ans,
Au sein de vos amis !

JULIE.

Je ris de tems en tems.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce rire là, Julie, est étranger à l'ame.
La vôtre souffre.

JULIE.

Non.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'en crois rien.

JULIE.

Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Je prétends & je dois respecter vos secrets :
Mais les déguisemens pour vous ne sont pas faits ;
Et vous vous trahiriez, en voulant vous contraindre ;
Soulagez votre cœur ; vous n'avez rien à craindre ;
Vertueux, délicat, & du mien appuyé,
N'oseroit-il paroître aux yeux de l'amitié ?

JULIE.

Ah ! si vous me louez, je n'oserai rien dire.

Mad. DE VERSEUIL.

Ce ſeul mot là dit tout, & ſuffit pour m'inſtruire.

JULIE.

Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

Raſſurez-vous.

JULIE.

Ciel !

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt moi maintenant
Qui vais vous confier votre ſecret tourment.

JULIE.

De grace....

Mad. DE VERSEUIL.

Vous aimez ; voilà tout le myſtere.

JULIE (*ſe jettant dans les bras de Mad. de Verſ.*)

Ouvrez-moi votre ſein.

Mad. DE VERSEUIL.

Un aveu reſte à faire.
Je le ferai pour vous.

JULIE.

Ah ! ne pourſuivez pas.

Mad. DE VERSEUIL.

Pourquoi donc ? il faut bien vous tirer d'embarras.

JULIE (*très-vivement.*)

N'allez point le nommer.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment ſi ; c'eſt Terville....
Avouez qu'à préſent vous voilà plus tranquille ?

JULIE.

Madame, puiſqu'enfin vous avez deviné,
Voyez combien mon cœur doit être infortuné!
Victime d'une erreur qui le perdra lui-même,
Je ne peux ſans rougir nommer celui que j'aime;
Je ne peux eſpérer d'être jamais à lui,
Tout ce qui m'enchantoit, me déſole aujourd'hui.
Je le vis en ces lieux dès ma plus tendre enfance,
Et trouvai par inſtinct du charme à ſa préſence.
Quelquefois il venoit ſe mêler à mes jeux;
Il ſembloit preſſentir juſqu'à mes moindres vœux.
Même avant de l'aimer, je cherchois à lui plaire.
Pouvois-je alors prévoir cet affreux caractere,
Qui de mes plus beaux jours corrompra la douceur,
Et m'offre l'avenir ſans l'eſpoir du bonheur?
Hélas! j'ignorois tout, & l'amour & moi-même,
Cette douce ignorance étoit mon bien ſuprême.
La raiſon vint trop tôt me deſſiller les yeux;
Mon cœur ſut qu'il aimoit & ceſſa d'être heureux.
Il me fallut combattre un penchant trop aimable;
Le premier vœu du cœur pour moi devint coupable,
Et Terville, adoré de momens en momens,
Mêloit de l'amertume aux plus doux ſentimens.
Combien de fois, ô Ciel! dans les bals, dans les fêtes,
M'oſa-t-il raconter ſes nouvelles conquêtes!
En croyant me diſtraire, il venoit m'accabler;
Il rioit..., & mes pleurs étoient prêts à couler.
D'après ce libre aveu, vous connoiſſez ma flâme;
Cachez-en le ſecret dans le fond de votre ame,
Sur-tout à Montbriſſon; qu'il n'en ſoupçonne rien,
C'eſt trop de mon tourment ſans y joindre le ſien.

Mad. DE VERSEUIL.

Ordonnez... je vous plains; mais, croyez-moi, Julie,
Ne déſeſpérez pas des ſoins de votre amie.

Terville eſt inquiet, & flotte dans ſes vœux.
Au premier jour offert il ouvrira les yeux.
S'il oſoit perſiſter, il ſeroit trop barbare.

JULIE.

Puiſqu'il ne m'aime pas, ſe peut-il qu'il répare ?...
C'eſt lui-même, c'eſt lui qui me cherche un époux !
Ce chagrin eſt pour moi le plus cruel de tous.
Il va me marier, il le veut ! quel ſupplice !
Et d'un ſi noir complot Verſeuil eſt le complice !
Terville, ah ! Dieu ! prétend qu'il m'épouſe aujourd'hui ;
Il croit que je vivrai pour un autre que lui.
Ma ſituation eſt-elle aſſez affreuſe ?
Aimez-moi, guidez-moi ; je ſuis bien malheureuſe.
Que je hais ce Verſeuil !

Mad. DE VERSEUIL.

N'en dites point de mal.

JULIE.

Quoi ! de lui qui conſent à cet hymen fatal ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ecoutez : cet hymen ne peut jamais ſe faire.

JULIE.

Eſt-il vrai ?

Mad. DE VERSEUIL.

J'en réponds.

JULIE.

Et ſur quelle lumiere ?...

Mad. DE VERSEUIL (*en riant.*)

Non ; quand tout s'uniroit pour vous le propoſer,
Jamais, jamais Verſeuil ne peut vous épouſer.
Je ſuis dans le ſecret.

JULIE.

Depuis cette assurance,
Je ne le hais plus tant.

Mad. DE VERSEUIL.

. Votre haine l'offense.

JULIE.

Il ne peut m'épouser !... Mais, Madame, pourquoi ?
Comment ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'est un mystère entre Verseuil & moi.

JULIE.

Monsieur de Montbrisson sera-t-il en colère ?
Je me sacrifierois plutôt que lui déplaire ;
Je l'aime tant !

Mad. DE VERSEUIL.

Non, non : Monsieur de Montbrisson
Cédera .... comme un autre, il entendra raison.

JULIE.

Par vous seule mon cœur veut se laisser conduire.
Mais, si Verseuil s'obstine .....

Mad. DE VERSEUIL, *riant.*

On saura le réduire.

JULIE.

Et Terville ? ah ! jamais ....

Mad. DE VERSEUIL.

C'est ce qu'il faudra voir.
Ayez plus de courage & sur-tout plus d'espoir !
Terville.....

JULIE.

Mais, Madame, il me vient une idée

Qui trouble tout-à-coup mon ame intimidée.
Terville vous regarde & vous parle ſouvent :
Si....

Mad. DE VERSEUIL.

Je vous jure encor qu'il n'eſt pas mon Amant.

JULIE.

Mais vous juriez toujours ; faut-il toujours vous croire ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ? vous le devez ; il y va de ma gloire.
A ſon retour vers vous, moi, j'irois m'oppoſer !
Verſeuil, je vous l'ai dit, ne peut vous épouſer,
Et rien, (c'eſt une énigme encor plus difficile)
Ne peut, j'en fais ſerment, me faire aimer Terville.

JULIE (*à Mad. de Verſeuil qui rêve*).

Je ne vous conçois pas... ! Mais à quoi ſongez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL.

Ceci vaut qu'on y penſe.

JULIE.

Ah ! Madame !

Mad. DE VERSEUIL.

Entre nous....

(*A elle-même*).

Un Amant raiſonneur eſt une étrange choſe :
L'effet eſt ridicule, & reſſemble à la cauſe.

(*à Julie*).

Vous ſentez-vous dans l'ame un peu de fermeté ?

JULIE.

Contre lui ?

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! déjà de la timidité ?

JULIE.

Madame, expliquez-vous ?

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut feindre, Julie,
D'aimer .... même Verſeuil ; il le faut.

JULIE.

De ma vie
Je n'y conſentirai. Songez donc quel tourment!....
Je ne connois point l'art de feindre un ſentiment.

Mad. DE VERSEUIL.

Je me charge du crime : en un mot, je l'exige,
Je n'ai point de pitié d'un cœur qui vous afflige.
Puis-je compter ſur vous ?

JULIE.

Je ne pourrai jamais.
D'ailleurs que ſervira ?....

Mad. DE VERSEUIL.

Vous le ſaurez après.

JULIE.

Je crains trop.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faut bien obéir à ſon guide.

JULIE.

Mais.....

Mad. DE VERSEUIL.

Je ſers votre amour.

JULIE (*en ſouriant.*)

L'amitié me décide.

Mad. DE VERSEUIL.

Ferme ! Verſeuil approche, eſſayez-vous toujours.
Compoſez devant lui votre air & vos diſcours.

JULIE.

Secondez-moi du moins : un mot peut me confondre ;
Et de moi-même encor je n'oſe vous répondre.

SCENE IV.

LES MÊMES ; VERSEUIL.

Mad. DE VERSEUIL (*à Verſeuil.*)

ENFIN, à quand l'hymen ? Va-t-il encor traîner ?
Julie eſt à la fin toute prête à ſigner.
Vous devez lui trouver un maintien moins ſevere,
Plus enjoué, plus libre.... on aſpire à vous plaire.

VERSEUIL (*embarraſſé*).

Mettez-moi donc au fait.... je ne ſai pas.... hé bien..

Mad. DE VERSEUIL.

Quoi ! Monſieur, vous voilà déconcerté pour rien ?
Vous n'êtes point aimé, ſoyez, ſoyez tranquille.
(*A demi-voix & ſans être entendue de Julie*).
Il ne s'agit ici que de tromper Terville,
Et j'ai beſoin de vous.... il faut ſonder ſes vœux.
(*à Julie*).
Allons, de la gaieté ?

JULIE.

Je fais ce que je peux.

VERSEUIL.

Hé bien, dites, voyons.....

Mad. DE VERSEUIL.

Terville vous marie ;
Soyez donc plein d'ardeur en parlant à Julie.
(*à part à Verſeuil*).
Voilà l'eſſentiel..... oui, des tranſports, des ſoins.

VERSEUIL.

Ah ! j'entends.... vous voulez....

Mad. DE VERSEUIL (*haut*).

Prenez-y garde au moins ?

JULIE.

Mais que dites-vous donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

C'eſt encore un myſtere.
Je trompe.... il doit m'aider, & vous, nous laiſſer faire.
On vient, l'air empreſſé..... c'eſt Terville.

JULIE (*dont Verſeuil baiſe la main avec tranſport*).

En effet.
Lui-même.

SCENE V.

LES MÊMES; TERVILLE.

TERVILLE *s'arrêtant au fond du théâtre.*

Tout s'arrange, à ce qu'il me paroît.
Julie eſt, ce me ſemble, un peu moins inhumaine.
(*Haut & avec une joie contrainte*).
Je rends grace vraiment au hazard qui m'amene :

L'inſtant eſt bien choiſi : quand on doit être époux,
Tout veut que l'on ſe livre à des tranſports ſi doux.
(*à Verſeuil.*)
Vous l'avez donc enfin décidée ?

VERSEUIL.

Oui, Terville ;
C'eſt ce que tu voulois ? dis....

Mad. DE VERSEUIL.

Demande inutile.
Tant de plaiſir revient à l'Auteur d'un bienfait !
Comme l'on doit ſourire à l'heureux qu'on a fait !

JULIE.

Monſieur doit reſſentir le bonheur qu'il procure.

TERVILLE.

Ma joie eſt concentrée, & n'en eſt pas moins pure.

Mad. DE VERSEUIL.

Il faudra, s'il vous plaît, ne pas vous éloigner,
On vous appellera.

TERVILLE.

Pourquoi donc ?

Mad. DE VERSEUIL.

Pour ſigner.

TERVILLE (*avec trouble.*)

Pour ſigner !... je ſuis prêt.

VERSEUIL.

Oui, c'eſt moi qui t'en prie.

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ſignerez, Monſieur, comme ami de Julie.

TERVILLE (*à part.*)

Comme ami !

Mad. de VERSEUIL *à Terville.*

Convenez, vous, homme à ſentiment;
Que leur hymen vous offre un ſpectacle charmant.
Vous qui ſavez aimer, vous du moins qui le dites,
Vous devez.....

TERVILLE (*toujours avec contrainte.*)

Admirer des flâmes ſi ſubites?

(*regardant Julie qu'il ſurprend dans la rêverie.*)

Je les admire auſſi..... Julie a l'air très-gai.

JULIE (*ſe remettant.*)

Oh! je ne montre pas tout le plaiſir que j'ai.

VERSEUIL.

Il y prend part.

Mad. DE VERSEUIL.

(*à Verſeuil.*)

Monſieur, treve aux diſcours frivoles.
Le tems fuit, il échappe & ſe perd en paroles.
Venez chez Montbriſſon, & preſſons un moment;
Qu'auſſi bien que Terville, on deſire ardemment.

(*Verſeuil donne la main à Julie.*)

TERVILLE (*l'arrêtant.*)

Mademoiſelle, un mot.

VERSEUIL (*l'emmenant.*)

Sui-nous pour l'en inſtruire.

TERVILLE (*la retenant.*)

Non, je voudrois ici....

(*M. & Mad. de Verſeuil, en s'éloignant, encouragent Julie par des ſignes.*)

JULIE (*revenant.*

Qu'avez-vous à me dire?

SCÈNE IV.

SCENE VI.

JULIE, TERVILLE.

TERVILLE (*avec l'expreſſion du ſimple intérêt.*)

COMBIEN je ſuis heureux ! j'ai fait votre bonheur.
Mais pourquoi cachiez-vous le fond de votre cœur ?
Vous ne voyiez Verſeuil qu'avec indifférence,
Et cela m'affligeoit.

JULIE.

La raiſon, la décence,
M'empêchoient de parler : diſcrette, à mes dépens,
Je ſavois renfermer mes ſecrets ſentimens ;
Je me ſuis quelquefois impoſé ce ſupplice ;
Ce n'eſt point là, Monſieur, mon premier ſacrifice ;
Mais enfin, à riſquer l'aveu que j'avois fui,
L'aveu de Montbriſſon m'autoriſe aujourd'hui.

TERVILLE.

Votre ame eſt donc enfin ſatisfaite ?

JULIE.

Oh ! ravie !.....
C'eſt vous qui répandez ce charme ſur ma vie :
Mais.... quoi qu'enfin je doive à vos ſoins obligeans,
Quelle rage avez-vous de marier les gens ?
Vous croyez-vous le ſeul que l'hymen intimide ?

TERVILLE.

Il ne peut qu'être heureux, quand l'amour y préſide.
Le Comte eſt jeune.

JULIE.

Après ?

TERVILLE.

Il eſt riche.

JULIE.

Ah ! fort bien.
Et ſi pour moi, Monſieur, tout cela n'étoit rien ;
Si, redoutant un cœur trop ſenſible & trop tendre,
Je m'étois condamnée à ne jamais dépendre,
Ne conviendrez-vous pas que vos ſoins indiſcrets
Me livreroient alors à d'éternels regrets ?

TERVILLE.

J'aurois pu !..

JULIE.

(*à part.*) (*haut, & très-vivement.*)
Qu'ai-je dit ? vous n'avez rien à craindre.
Mon bonheur eſt viſible, & c'eſt trop le contraindre.
Je ſuis reconnoiſſante... eh ! ne le dois-je pas ?
J'aime mes bienfaiteurs, & je hais les ingrats.

TERVILLE.

Souvent on l'eſt bien moins que l'on ne paroît l'être.
Souvent... mais votre choix ſe fait enfin connoître,
Et le Comte... j'approuve un pareil ſentiment.
Cet hymen vous convient... Oui, Verſeuil eſt charmant.

JULIE.

Je n'ai garde, Monſieur, d'oſer vous en dédire.

TERVILLE.

Moi, je dois le louer.

JULIE.

Moi, je dois y ſouſcrire.

TERVILLE.

Vous l'aimez, n'eſt-ce pas ?

JULIE.

Puiſqu'il m'eſt deſtiné...

TERVILLE.

Votre cœur, je le vois, eſt très-déterminé.

JULIE.

(*à part.*) (*haut.*)
Qu'il m'en coûte! oui, Monſieur.

TERVILLE.

Je vous en félicite.
Verſeuil.....

JULIE (*à part.*)

Ciel! cachons lui le trouble qui m'agite.
(*Haut.*)
Je le dois à vos ſoins, vous me l'avez donné,
Mon deſtin pourroit-il n'être pas fortuné?
(*à part, & ſe détournant.*)
Le cruel! il le croit...

TERVILLE.

Eh bien, Mademoiſelle,
Je vais preſſer moi-même une fête ſi belle.
(*Il va pour ſortir, & revient.*)

JULIE.

(*à part.*) (*à Terville.*)
Je tremble... où ſuis-je? eh bien, qui peut vous retenir?

TERVILLE.

J'allois hâter l'inſtant où l'on doit vous unir,
Et de votre Tuteur diſſiper les alarmes.
Cet hymen....

JULIE (*avec une joie affectée.*)

Vous voyez qu'il a pour moi des charmes,

(*Avec chaleur & fermeté*)

Heureuſe, mille fois, celle qui peut, Monſieur,
S'abandonner ſans crainte à l'attrait de ſon cœur,
S'enorgueillir des vœux, du nom de ce qu'elle aime,
S'applaudir & s'aimer dans un autre ſoi-même,
Lui devoir ſon état, ſes ſentimens, ſes mœurs
Partager ſes plaiſirs, conſoler ſes malheurs;
Dans ſes yeux attendris lire ſa deſtinée;
Exiſter dans lui ſeul, à lui ſeul enchaînée;
Chérir ces doux liens qu'on ſe plaît à ſerrer,
Et ne regretter qu'eux, au moment d'expirer!
Terville... infortuné! qui croyez être un ſage,
D'un nœud, formé par vous, telle eſt pour moi l'image.
Vous; inſultez aux ſoins de deux cœurs bien unis;
Par ces ſoins mutuels, croyez qu'ils ſont punis;
Embraſſez une erreur que je ne puis comprendre;
Dans un monde brillant cherchez à la répandre:
Peu jaloux du repos, amoureux des ſuccès,
Effleurez le bonheur ſans l'obtenir jamais.
Que vous importe une ame ou la vôtre jouiſſe,
Qui ſoupire avec vous, avec vous s'attendriſſe?...
Soyez libre, cédez à de vagues deſirs;
Mais... puiſſe aucun remords ne troubler vos plaiſirs!
Moi, je vous devrai tout, je vous en remercie...
Que vous avez bien lu dans le cœur de Julie!

SCENE VII.

TERVILLE (*ſeul, avec la plus grande ſenſibilité.*)

ENFIN, c'en eſt donc fait; ſon cœur s'eſt engagé!...
Son cœur peut être heureux... le mien eſt ſoulagé.
J'aurois crains ſa douleur autant que ma tendreſſe.
Mais elle aime Verſeuil... Verſeuil ſeul l'intéreſſe.
Quant à lui... je puis bien répondre de ſes feux.
Le moyen de la voir ſans en être amoureux!
Sa ſimplicité même eſt ſon art de ſéduire...
L'amour ſur elle encor n'avoit eu nul empire...
Et même je doutois que ſon cœur ſut aimer.
Je croyois... pour Verſeuil, elle a pu s'enflammer!
Sitôt! oui, c'en eſt fait: rien ne m'eſt plus contraire.
Pour me tranquilliſer, il falloit qu'il ſut plaire...
Il plaît!... j'en ſuis ravi... félicitons-nous bien
De voir qu'en s'enchaînant elle aime ſon lien.
Son ame au répentir ne ſera point ouverte,
Et ſon bonheur certain va m'adoucir ſa perte.

SCENE VIII.

TERVILLE, NÉRINE.

NÉRINE.

OU tous les gens ſont-ils? Picard! Germon! Lafleur!

TERVILLE.

D'où vient donc cet effroi?

NÉRINE.

Vous le ſaurez, Monſieur;
On trembleroit à moins; l'alarme eſt aſſez vive.
Un vieil écervelé dans ce moment arrive;
Saingérans eſt ſon nom: à peine deſcendu,
Vers l'endroit où j'étois il a vîte accouru.
Je me tranquilliſois; oiſive & ſolitaire,
Je goûtois le plaiſir de n'avoir rien à faire.
Le voilà qui m'obſerve.

TERVILLE.

Oh! vraiment, je le croi.

NÉRINE.

Sa lorgnette à la main, il rode autour de moi:
Je veux fuir.... il me ſuit; ſon air me déconcerte;
La peſte! quel vieillard, & comme il eſt alerte!
Dieu! c'eſt lui! je me ſauve...

(*Saingérans en entrant voit fuir Nérine; il la ſuit des yeux, & la lorgne juſques dans la couliſſe.*)

SCENE IX.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS.

On n'eſt point au Sallon:
On a cherché par-tout Julie & Montbriſſon.
Ah! Terville, bon jour, cette terre eſt fort belle;
Mais c'eſt un vrai déſert. Que la poſte eſt cruelle!...
Je ſuis tout eſſoufflé.

(*Il tombe ſur un ſiége.*)

TERVILLE (*riant.*)

Je ne vous vis jamais
L'air plus délibéré, ſur-tout un teint plus frais.

SAINGÉRANS.

Vous trouvez !... il eſt vrai ; mon aſthme à lâché priſe.

TERVILLE.

En effet, on voit bien qu'il n'eſt plus dans ſa criſe.

SAINGÉRANS.

Non. Je n'étouffe plus que ſix heures par jour.

TERVILLE.

Vous devez être encor formidable en amour !

SAINGÉRANS.

Tel que vous me voyez, je vaudrois la jeuneſſe ;
Mais ce chien de mal-là m'ôte un peu de vîteſſe :
Je le mâte pourtant avec un train réglé,
Du maraſquin, du punch, & du vin d'Auvilé :
Je fais le libertin, & cela vous étonne :
Mais c'eſt, je vous aſſure, un air que je me donne ;
Car je me range enfin.

TERVILLE.

Oui !

SAINGÉRANS.

Très-décidément.
Je vais prendre un parti.

TERVILLE.

Raiſonnable ?

SAINGÉRANS.

Et décent ;
Il faut trancher le mot .... je permets qu'on en rie,

Tout m'y force ; je ſens de la mélancolie,
Des vapeurs ſombres.

TERVILLE.

Vous ! ce diſcours vous ſied bien !

SAINGÉRANS.

D'honneur, je ſuis confus de ne tenir à rien.

TERVILLE.

De ne tenir à rien ! ſi tout échappe, on s'aime ;
On rit du genre humain, & l'on tient à ſoi-même.

SAINGÉRANS.

Oh ! l'amour-propre s'uſe.

TERVILLE.

Y ſongez-vous ?

SAINGÉRANS.

Ma foi,
Je ſuis aſſez ſouvent au plus mal avec moi.

TERVILLE.

Eh ! d'où vous viennent donc ces ténébreux caprices ?
Je vous vois très-fêté.

SAINGÉRANS (*ſe frottant les mains*).

Par fois, dans les couliſſes,
A titre d'Amateur.

TERVILLE.

Ailleurs encor ?

SAINGÉRANS.

Mais, oui ;
Je vais dormir le ſoir chez quelque ancien ami,
A la ſociété je ſuis toujours fidele ;
Et, comme vous voyez, j'ai des égards pour elle.

TERVILLE.

Ne vous plaignez donc pas ; ſoyez gai ; tenez bon.
La vieilleſſe d'un Sage, eſt ſa belle ſaiſon.

SAINGÉRANS.

Propos. Je n'y crois pas ; & vous, pas davantage.
On ſent mieux la fatigue à la fin du voyage.
Envain je me diſſipe & j'ai recours à l'art :
La nature ſe venge, & je m'en plains trop tard.
Je ne fais plus ma cour.

TERVILLE.

Ces regrets là ſont minces.

SAINGÉRANS.

On ne me voit plus guere aux ſoupers de nos Princes ;
Mon Docteur m'interdit la chaſſe avec le Roi ;
Je n'ai point de crédit, n'ayant aucun emploi.
J'ai beau parler, conter, diſputer à merveille,
Et voir le lendemain ceux que j'ai vus la veille ;
Nul retour, pas un ſoin. C'eſt dégoût ſur dégoût.
L'expérience afflige & le tems corrompt tout.
Vous le ſaurez trop-tôt. Quant au train de la vie
Que l'on fait.... vient un âge où tout cela s'oublie ;
Et j'en enrage, au moins.. car, Dieu-merci, tous deux,
Nous ſommes, n'eſt-ce pas, tant ſoit peu vicieux ?
Mais le comble des maux, c'eſt dans mon domeſtique.
Chez moi, pas un Valet qui ne ſoit deſpotique.
On me vole, on me pille, on me battroit, je croi,
Sans un vieil Intendant qui ſe fâche pour moi.
Ces inconvéniens ont deſſillé ma vue ;
Ma liberté me peſe, & mon bonheur me tue.
On ne nous entend pas.

TERVILLE.

Quelle précaution !

SAINGÉRANS.

Tenez, le mariage à quelque choſe eſt bon.
C'eſt un meuble amuſant qu'une femme jolie;
On l'obſtine, elle gronde, & cela déſennuie.

TERVILLE (*qui a paru rêveur & ſurpris pendant le couplet de Saingérans*).

Plaiſantez-vous ?

SAINGÉRANS.

Moi ! non.

TERVILLE (*avec chaleur & aſſez de légereté*).

Vous marier ? ô Ciel !
Et qui peut vous donner un conſeil ſi cruel ?
Qui ! vous du célibat, le ſoutien & l'Apôtre,
Vous allez ſous le joug vous ranger comme un autre ;
Sur le plus noble état déchaîner le brocard ?
On bâille chez ſa femme, auſſi bien qu'autre part.
Serez-vous plus heureux d'avoir une coquette
Qui rira d'un Vieillard dormant à ſa toilette ;
Aura des ſoupers fins d'où vous ſerez exclus ;
Des amis, qui bien-tôt ne vous ſalueront plus ;
Et, vous tenant pour mort, feront vœu dans leur ame,
Du vivant de Monſieur, de conſoler Madame ?
Quant au pillage, eh ! mais, où vous embarquez-vous ?
Votre nouveau projet, vous dis-je, eſt des plus fous.
Le train d'une maiſon, les fêtes, l'étiquette,
Le jeu, que ſais-je enfin ?... Oh ! l'épargne eſt complette.
Le luxe eſt à tel point, qu'une femme à préſent
Pourroit vous ruiner.... en économiſant.

SAINGÉRANS.

Soit ; j'en ferai l'eſſai : mais, allons, je vous prie,
Pour me diſtraire un peu, joindre la Compagnie ;
On ſera ſûrement enchanté de me voir.

TERVILLE.

Peut-être.

SAINGÉRANS.

Pourquoi donc ?

TERVILLE.

Vous voyez tout en noir.

SAINGÉRANS

J'ai, dans ce moment-ci, le projet d'être aimable.

TERVILLE (*à part*).

Oh ! nous ſommes perdus.

SAINGÉRANS.

Un objet adorable !...

TERVILLE.

Quel eſt donc cet objet auquel vous prétendez ?

SAINGÉRANS.

Vous ſaurez le détail que vous me demandez :
C'eſt trop me retenir, je crains votre éloquence.

TERVILLE.

Verſeuil eſt dans ces lieux.

SAINGÉRANS.

Je le ſavois d'avance.

TERVILLE.

Pour une grande affaire.

SAINGÉRANS.

Oui, oui, je ſuis au fait,
Il eſt diſſimulé, mais je ſai ſon ſecret.
(*héſitant ſur le nom.*)
Il veut ſe marier, tant mieux.... c'eſt à Julie.
D'une certaine femme, elle eſt, dit-on, l'amie;

(*marquant ſa joie*).
Bon incident pour moi ! c'eſt que . . . mais ſans façon
Je vous quitte, & je vais ſaluer Montbriſſon.

TERVILLE (*l'arrêtant*).

Hâtez ſur-tout un nœud vraiment fait pour vous plaire.
Verſeuil n'attendoit plus qu'un aveu néceſſaire.

SAINGÉRANS (*s'en allant*).

Je l'apporte.

TERVILLE (*le ſuivant*).

Oui ? fort bien. Cet hymen arrêté,
Ainſi que le repos, me rend la liberté.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MONTBRISSON, Mad. DE VERSEUIL.

MONTBRISSON.

Eh bien, nous l'emportons; &, grace à votre zele,
Verſeuil eſt, je le vois, aſſez bien avec elle:
Vîte, il faut les unir.

Mad. DE VERSEUIL.

Allons, autre embarras!
A moins de me trahir je n'en ſortirai pas.

MONTBRISSON.

J'entrevois à préſent d'où venoit ſon ſilence;
C'étoit timidité, plutôt qu'indifférence.

Mad. DE VERSEUIL *avec inquiétude.*

Je ne ſais.....mais, Verſeuil.....il auroit à ſon tour
A vous prier.

MONTBRISSON (*très-vivement.*)

Je vais couronner ſon amour,
Le donner pour modele à ces hommes volages,
Corrupteurs déguiſés ſous le titre de ſages.
Qui, détachés de tout, n'ont que des vœux diſtraits,
Penſent, penſent toujours, & ne ſentent jamais.

Egarent la beauté, ſavent, avec adreſſe,
Vers la ſéduction attirer ſa foibleſſe ;
Se font de la tromper un honneur inhumain,
Et s'emparent du cœur, quand un autre a la main.
Pardon, mon ame ſouffre, & j'aime à la répandre ;
Mais je puis vous parler : la vôtre ſait m'entendre.
Revenons à Verſeuil ; qu'il ſoit moins agité :
Son hymen ſe fera : c'eſt un point arrêté.
Notre vieux fou conſent, & vraiment il me ſemble,
Que tout ce qu'il nous faut, ſon neveu le raſſemble ;
Les mœurs, l'âge, l'état.

Mad. DE VERSEUIL (*très-embarraſſée.*)

Les mœurs, l'âge .... oui, fort bien.
Mais Julie .....

MONTBRISSON.

On ramene un cœur comme le ſien ;
Doux, honnête, empreſſé, Verſeuil ſaura lui plaire.

Mad. DE VERSEUIL (*l'interrompant.*)

Elle voudroit peut-être un aveu de ſon pere,
C'eſt ce qui la retient.

MONTBRISSON.

Calmez cette frayeur.
Tenez, je crois enfin lire au fond de ſon cœur,
Je m'en flatte du moins ; elle penſe ſans doute
Qu'elle va me quitter, voilà ce qui lui coûte ;
Mais avec un ſeul mot, je puis la raſſurer ;
Je vais l'unir au Comte, & non m'en ſéparer ;
Ses ſoins depuis long-tems ont conſolé ma vie,
Et je veux que mes yeux ſoient fermés par Julie.
Ils logeront chez moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Monſieur .... ſi cependant ....

MONTBRISSON.

Achevez.....

Mad. DE VERSEUIL.

Si Julie a quelque autre penchant?

MONTBRISSON.

Tranquillisez-vous donc. Qui voulez-vous qu'elle aime?
Eſt-ce Terville?... hé bien?.. quoi? victime elle-même...
(*Après un long ſilence*).
Le cœur de ma pupille eſt de vous mal connu:
Pour nourrir de tels feux, elle a trop de vertu.
Je vous dirai bien plus, & la preuve eſt facile:
Elle eſt depuis ſix mois plus froide avec Terville,
Le cherche beaucoup moins, s'occupe moins de lui:
Ce ſoupçon eſt injuſte, & ſur-tout aujourd'hui.
Concevez donc ma peine en cette circonſtance:
Si ce que vous craignez avoit quelque apparence,
Je ſuis loin d'y ſonger.

Mad. DE VERSEUIL *voulant parler & ſe retenant.*
(*A part*).
Laiſſons lui ſon erreur;
Je crains, en l'éclairant, de déchirer ſon cœur.

MONTBRISSON.

On m'attend..... j'oubliois que Saingérans me preſſe;
Malgré moi je differe & tiens mal ma promeſſe.
Julie en ce moment emporte tous mes vœux.
Ce n'eſt que ſon bonheur qui peut me rendre heureux.
Périſſe l'ame froide, inſenſible & ſtérile
Que n'enflâma jamais le plaiſir d'être utile!

SCENE II.

Mad. DE VERSEUIL (*ſeule*).

MA ſituation eſt étrange vraiment !
Parler eſt un péril, me taire, eſt un tourment.
Je compromets Verſeuil en rompant le ſilence,
Et c'eſt, en le gardant, Montbriſſon que j'offenſe ;
Ce maudit Saingérans ! il a de la raiſon
Pour la premiere fois !... elle eſt hors de ſaiſon.
Et, juſques à ce jour, ardent Célibataire,
Il fait cas de l'hymen, dès qu'il nous eſt contraire.
Terville maintenant eſt mon unique eſpoir.
Des feux qu'il diſſimule, eſſayons le pouvoir.
Irritons ſon amour, piquons ſa jalouſie :
Il aime... qu'il épouſe & qu'il céde à Julie.

SCENE III.

Mad. DE VERSEUIL, TERVILLE.

Mad. DE VERSEUIL.

VOUS paroiſſez troublé !

TERVILLE.

Je le ſuis en effet.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! pourquoi ?

TERVILLE,

TERVILLE.

Savez-vous ce que Verſeuil à fait ?

Mad. DE VERSEUIL (*ironiquement.*)

Voyons : vous m'effrayez.

TERVILLE.

Quelle tête légere !
Et vous viendrez encor vanter ſon caractere !
Montbriſſon, moi, vous-même, il nous compromet tous ;
On ſait que de Julie il doit être l'époux ;
Montbriſſon le veut bien, ſon Oncle le deſire,
Ici, dans cet eſpoir, mon amitié l'attire,
Par votre empreſſement vous ſecondez nos vœux,
Et Monſieur, m'a-t-on dit, rompt ſoudain tous ces nœuds !
Vous ſentez à merveille à quoi cela m'expoſe.
Julie ainſi traitée ! & quelle en eſt la cauſe ?
C'eſt moi, moi ſeul ! Julie !... ah ! Madame, pardon.
Devoit-elle éprouver un pareil abandon ?

Mad. DE VERSEUIL (*toujours avec une ironie gaie.*)

Je vois avec chagrin que cela vous déſole.
Et...

TERVILLE.

Vous riez, je crois ?

Mad. DE VERSEUIL.

Moi ! non. Je vous conſole.
Que voulez-vous, Terville ? on adopte vos mœurs,
Et l'exemple d'un ſage eſt puiſſant ſur les cœurs.
Verſeuil craint une chaîne.

TERVILLE.

Il falloit donc le dire...
J'ai cru voir des rapports... le zèle qui m'inſpire...
Par exemple, en mille ans, moi qui connois vos goûts,

Je ne vous l'aurois pas deſtiné pour époux ;
Il n'exiſte, entre vous, rien qui ſoit compatible.

Mad. DE VERSEUIL.

Vraiment ?

TERVILLE.

J'ai là-deſſus le coup d'œil infaillible ;
Mais, j'ai cru qu'à Julie il pouvoit convenir,
Et ma tendre amitié brûloit de les unir.

Mad. DE VERSEUIL.

Votre amitié ?

TERVILLE.

Sans doute. Au reſte, je réclame
L'équité, l'honneur même, & j'eſpere, Madame,
Qu'après l'affront cruel qu'il nous fait aujourd'hui,
Sans nuls ménagemens vous rompez avec lui.

Mad. DE VERSEUIL.

Oh ! divorce total.

TERVILLE.

Il le faut.

Mad. DE VERSEUIL.

Je le penſe,
Et vais, je vous aſſure, agir en conſéquence.

TERVILLE.

Non, je n'en reviens point. Quoi ?...

Mad. DE VERSEUIL.

Le pire de tout,
(*Obſervant Terville.*)
C'eſt que Julie, enfin, pour Verſeuil a du goût,
Mais un goût décidé : ſon cœur eſt très-ſenſible.

TERVILLE.

C'eſt ce qui m'a paru....

Mad. DE VERSEUIL *riant.*

C'eſt une choſe horrible ;
Sans exemple ?

TERVILLE.

Oh ! vraiment, vous avez bien raiſon ;
Verſeuil....

Mad. DE VERSEUIL.

Moi, je ne puis croire à ſa trahiſon.

TERVILLE (*avec l'inquiétude de la jalouſie.*)
Que vous en dit Julie ?

Mad. DE VERSEUIL.

Elle en parle ſans ceſſe.

TERVILLE.

Avec gaieté ?

Mad. DE VERSEUIL.

Comment ! dites avec tendreſſe.

TERVILLE (*tâchant de cacher ſon trouble*).
Mon Dieu ! très-volontiers : ajoutons ſeulement
Qu'un amour auſſi vif eſt venu bruſquement.

Mad. DE VERSEUIL.

Tenez, ſur l'heure encor je louois la tournure
De ſon eſprit, ſon ton, ſa douceur, ſa figure
Et même, franchement, j'exagérois un peu.
Eh bien, à mes diſcours elle a joint ſon aveu.

TERVILLE.

A merveille !

Mad. DE VERSEUIL.

Et d'un mot ne m'a pas démentie.

TERVILLE.

Le Comte trouve en vous une excellente amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Oui, je lui veux du bien... mais, c'eſt vous le premier
Qui formâtes le nœud dont il va ſe lier:
Car...il n'eſt point changé, non, ſon ame eſt trop belle,
Et croyez qu'à Julie on n'eſt pas infidele...
Mais, écoutez-moi donc avec moins d'embarras,
Puiſqu'enfin il eſt clair que vous ne l'aimez pas.

TERVILLE.

Quand un autre a ſa main eut le droit de prétendre,
Oui, j'irois, n'eſt-ce pas, m'aviſer d'être tendre?
Tout ce qu'un zele vrai peut inſpirer de ſoins,
Vous, mon Oncle & Verſeuil, vous en êtes témoins,
Je m'y ſoumets pour elle, & je le dois peut-être.
Sans doute il faut l'aimer, quand on ſait la connoître.
Vouloir ce qui lui plaît eſt habitude en moi.
Je ne pourrois prévoir ſon malheur ſans effroi.
Si j'oſois m'enchaîner, j'aurois brigué ſes chaînes,
Partagé ſes plaiſirs, & reſſenti ſes peines.
Quant à l'amour... oui, oui, j'ai ſu m'en préſerver,
Et je ſuis maintenant bien sûr de le braver.
On ne peut ſe méprendre au motif qui m'anime,
Et vous ne doutez pas qu'il ne ſoit légitime.
Je m'en flatte du moins: j'ai banni pour jamais,
Ces feux nés dans le trouble & ſuivis des regrets.
C'eſt... c'eſt comme une ſœur que je chéris Julie;
Je ſerai trop content de l'avoir pour amie.

Mad. DE VERSEUIL.

Eh! mais, pour ſes appas n'étant point enflammé,
Vous êtes trop heureux de n'être point aimé.

TERVILLE.

Je ſens....

Mad. DE VERSEUIL.

Si vous l'étiez, vous ſeriez trop coupable

Votre obſtination ſeroit inexcuſable.
Concevez à quel point il deviendroit cruel ;
Figurez-vous alors le déſeſpoir mortel,
Les tourmens inouis d'une amante égarée ;
De tout ce qu'elle adore à jamais ſéparée.
Combien je vous plaindrois !

TERVILLE.

Oui, Marquiſe, en effet ;
Ce ſeroit pour mon ame un éternel regret.
Ce reproche toujours viendroit troubler ma vie,
Et je dois... m'applaudir des froideurs de Julie.
Je vous dirai bien plus : lorſqu'un moment d'erreur
M'a flatté quelquefois d'avoir touché ſon cœur,
J'étois contraint, honteux, je me craignois moi-même,
Et j'avois l'air ſoumis, que l'on a quand on aime ;
Par bonheur, ſur mon doute, elle m'a raſſuré ;
Son penchant pour Verſeuil m'eſt aſſez démontré....
Ce Verſeuil eſt heureux ! avouez-le, Madame.

Mad. DE VERSEUIL.

Mais....

TERVILLE (*avec un dépit contraint.*)

Tout lui réuſſit... il regne ſur ſon ame ;
On l'aime !... il le mérite !... il conviendra du moins ;
S'il obtient ce tréſor, qu'il le doit à mes ſoins...
Il m'a bien ſecondé, j'aurois tort de me plaindre.
Sûr d'être indifférent, je n'ai plus rien à craindre ;
Allons... je jouirai, moi qui fais leurs deſtins,
En voyant que Julie aura des jours ſereins.
Ce vœu de l'amitié n'eſt point un vœu ſtérile....
Vous voyez maintenant que mon cœur eſt tranquille ;
J'ai ſu l'accoutumer à diſpoſer de ſoi,
Et le bonheur d'autrui n'eſt point perdu pour moi.

Mad. DE VERSEUIL.

Que j'aime ce tranſport ! il peint une ame honnête :
(*A part*).
Le cœur eſt bon : mais reſte à réformer la tête.

TERVILLE.

Penſez-vous que Verſeuil ?...

Mad. DE VERSEUIL *riant.*

Oh ! briſons là deſſus....
(*Après un ſilence*).
De votre amour pour moi vous ne me parlez plus.

TERVILLE *lui baiſant la main.*

L'aveu fut indiſcret.

Mad. DE VERSEUIL.

L'amour imaginaire.

TERVILLE.

Moi ! je n'aurois pas eu le deſir de vous plaire ?

Mad. DE VERSEUIL *gaiement.*

Raſſurez-vous, j'y crois ; on vient.

SCENE IV.

JULIE; LES MÊMES.

JULIE (*à Mad. de Verſeuil.*)

Ah ! vous voici.

Mad. DE VERSEUIL *à Terville.*

Demeurez.

JULIE *à Mad. de Verſeuil.*

J'eſpérois vous trouver ſeule ici.

Mad. DE VERSEUIL *à Terville.*

N'êtes-vous pas charmé ? Quel enjouement ! .....

JULIE.

Madame,
C'eſt plus que de la joie : oui, liſez dans mon ame.
Mon pere ! .... quel bonheur m'attendoit aujourd'hui !
Je viens de recevoir une lettre de lui.
J'en ai baiſé cent fois les ſacrés caracteres ;
De mon attachement les marques lui ſont cheres ;
Mon ſouvenir, dit-il, adoucit tous ſes maux,
Puiſſé-je de mes jours racheter ſes travaux !
Pourquoi faut-il, hélas ! contraignant ma tendreſſe,
Conſumer loin de lui mon oiſive jeuneſſe ;
Sur des bords étrangers le laiſſer ſans ſoutien,
Et, quand je lui dois tout, ne m'acquitter de rien ?
Mon cœur le cherche au moins ; dans ſon impatience,
Des climats qu'il habite il franchit la diſtance :
Je le vois, je l'entends, je lui peins mes regrets....
Eh ! qu'eſt-ce que des pleurs pour payer ſes bienfaits ?

TERVILLE, *à part.*

Quelle ame !

Mad. DE VERSEUIL.

Embraſſez-moi. Vous m'avez attendrie.

En regardant Terville.

Pour le coup, à Verſeuil, il faut porter envie !

TERVILLE.

Mademoiſelle, ainſi la nature & l'amour
Semblent d'accord tous deux pour vous faire un beau jour?

Ici Julie & Mad. de Verſeuil ont un jeu muet entre elles.

Votre hymen, je le vois, va bien-tôt ſe conclure,
Il ſembloit incertain, mais Saingérans l'aſſure.

JULIE.

De ce vieux Monſieur là nous avions bien beſoin !

Mad. DE VERSEUIL.

Je voudrois, comme vous, le voir déjà très-loin.

TERVILLE.

Toutes deux contre lui ! quelle en eſt donc la cauſe ?

JULIE *à Mad. de Verſeuil.*

De ſon ſéjour ici craignez-vous quelqne choſe ?

Mad. DE VERSEUIL.

Si je crains !

JULIE.

Contre vous que peut-il propoſer ?

Mad. DE VERSEUIL.

Vous ne ſavez donc pas qu'il vient pour m'épouſer ?

SCENE V.

LES MÊMES; SAINGÉRANS, VERSEUIL.

(causant avec action dans le fond du théatre.)

(Ils ont tous l'air conſterné, excepté Saingérans.)

SAINGÉRANS *avec impatience.*

PLUS de délais, te dis-je; un tel hymen m'enchante!
(A Julie en riant).
Eſt-ce parler cela? Vous voilà bien contente.

JULIE *s'éloignant, & allant s'aſſeoir à un métier de tapiſſerie.*

Monſieur!....

SAINGÉRANS.

Quelle pudeur!

Mad. DE VERSEUIL.

Allons donc; finiſſez:
Ne voyez-vous pas bien que vous l'embarraſſez?

SAINGÉRANS.

Avec quelque autre ici la leçon ſeroit bonne;
Mais, moi, je n'ai jamais embarraſſé perſonne.

VERSEUIL *(à part & avec humeur).*

Vraiment, il y paroît!

SAINGÉRANS.

C'eſt un de mes talens.
Dans la ſociété, je vais, je viens, j'entends;
Je me gliſſe à travers toutes les aventures,

Et vois tout, ſans rien voir . . . Ce ſont là mes allures.
Auſſi, c'eſt pour cela, (je dis la vérité),
Que par-tout, comme ici, je ſuis fort bien traité.
(*à Mad. de Verſeuil qui l'écoute d'un air diſtrait & impatient*).
Ah ça! répondez net à ce que je propoſe.
On dit que je ſuis vieux, il en eſt quelque choſe;
Mais enfin, je ſuis riche, en dédommagements:
Tenez, vous êtes veuve & le ſeriez long-tems,
Vous avez peu de biens; joignez-y ma fortune:
Une maiſon doit plaire, & vous en tiendrez une,
Où vous vivrez, ma foi, comme il vous conviendra;
Sous vos prodigues mains l'or y circulera.
Je ne ſuis point gênant: ſans que rien me déplaiſe,
Vous jouerez, jaſerez, rirez tout à votre aiſe:
Je reviendrai le ſoir ... pour cauſer ſeulement,
Puis, je me ſauverai ſans aucun compliment.
(*Il touſſe*).

Mad. DE VERSEUIL.

Qu'eſt-ce donc?

SAINGÉRANS.

Ce n'eſt rien.

TERVILLE *à Mad. de Verſeuil.*

Cette vie eſt tentante.

SAINGÉRANS.

La peinture en eſt vive.

Mad. DE VERSEUIL.

Et vraiment ſéduiſante.

SAINGÉRANS.

Allons, décidez-vous, acceptez le marché;
Il n'eſt pas ſi mauvais: loin d'en être fâché,

Verſeuil, demandez-lui, brûle au fond de ſon ame,
D'applaudir à mon choix, & de vous voir ma femme.

TERVILLE.

Mais... votre toux!

SAINGÉRANS.

Paix donc.

VERSEUIL.

Mais votre asthme!

SAINGÉRANS.

Tais-toi.
Je ſais ce qu'il me faut, & j'aurai ſoin de moi:
L'amour me guérira.

Mad. DE VERSEUIL.

Je n'y tiens plus: Julie,
Voici pour nous parler l'heure qu'on a choiſie.

JULIE (*s'approchant.*)

Ne perdons point de tems.

SAINGÉRANS.

Je ne vous quitte pas.

Mad. DE VERSEUIL.

De grace.

SAINGÉRANS.

Parbleu, non. Je m'attache à vos pas;
(*Se mettant entre elles deux & leur donnant la main.*)
Vous m'en voudriez trop. Les petits ſoins!... Meſdames,
C'eſt avec ces rien-là que l'on ſéduit les femmes.
(*Ils ſortent.*)

SCENE VI.

TERVILLE, VERSEUIL.

VERSEUIL (*à part*).

Nous voilà ſeuls, oſons; profitons du moment,
Et faiſons le rougir de ſon aveuglement.

TERVILLE.

Où donc, Monſieur le Comte, eſt la galanterie?
Quoi! ſans l'accompagner, laiſſer ſortir Julie!
Comment vous reconnoître à ce procédé-là?

VERSEUIL.

La campagne permet & ſouffre tout cela.
Julie eſt indulgente!

TERVILLE.

Extrêmement!... au reſte...:

VERSEUIL.

Ecoute, point d'humeur; c'eſt pour toi que je reſte.

TERVILLE.

Seroit-ce auſſi pour moi qu'on vous a vu ſoudain
Eloigner un hymen qui ſembloit ſi prochain?

VERSEUIL.

J'ai tort. Mais, les ſoucis, les tourmens du ménage;
Les maux qui, ſelon toi, ſuivent le mariage....

TERVILLE.

L'hymen peut, par hazard, aſſembler deux heureux.
J'ai cru que ce hazard vous regardoit tous deux;
J'ai cru voir entre vous certaine ſympathie,

Qui ſembloit m'aſſurer le bonheur de Julie.
L'aurois-je donc riſqué, moi, Monſieur (j'en conviens)
Qui donnerois mes jours pour embellir les ſiens.
On vous offre des ſoins, on preſſe, on ſollicite,
Et d'un zèle ſi vrai voilà quelle eſt la ſuite!...
Rien n'eſt plus ſérieux, je vous en avertis.
Monſieur le Comte, on tient ce que l'on a promis.

VERSEUIL (*gaiement.*)

Je ne m'alarme pas; j'ai de quoi te confondre.
Je t'embarraſſerois, ſi je voulois répondre.

TERVILLE.

Répondez.

VERSEUIL.

Tu le veux?

TERVILLE.

Je l'exige.

VERSEUIL (*toujours gaiement.*)

Entre nous,
Des maris que tu fais, je te crois fort jaloux....

TERVILLE.

Vous êtes clairvoyant: moi, de la jalouſie!
Sans en être jaloux, on peut chérir Julie.
Ce ſoupçon eſt plaiſant.

VERSEUIL.

Ce courroux ſingulier!
Je ris.

TERVILLE.

Peut-être auſſi veux-je me marier?

VERSEUIL.

Que ſait-on?

TERVILLE.

Pourſuivez.

VERSEUIL.

Tout, juſqu'à ta colere,
Dépoſe contre toi, te condamne & m'éclaire.

TERVILLE.

Et ſur quoi, s'il vous plaît ? expliquez-vous donc mieux.

VERSEUIL (*du ton le plus ſenſible.*)

Ah ! c'en eſt trop enfin... Terville, ouvre les yeux.
Je ne plaiſante plus ; ton intérêt l'emporte.
On doit plaindre l'erreur, mais la tienne eſt trop forte ;
Je t'y dois arracher. Gênant tes propres vœux,
Tu prétends au bonheur, & te rends malheureux !
Tremble ; ſi tu ne l'es, tu le ſeras ſans doute.
C'eſt l'avenir, ſur-tout, que pour toi je redoute.
Une ſorte d'orgueil, un faux & triſte honneur
Jette, pour le moment, un voile ſur ton cœur ;
Le ſentiment s'y cache & ne peut s'y détruire :
Mais, quand il va renaître, il fera ton martyre.
Tu te trouveras ſeul, inquiet, accablé,
Errant, toujours à plaindre & jamais conſolé.
Eh ! ne te vante point d'avoir un caractere.
Crois-tu que c'en ſoit un d'être Célibataire ?
Pur écart de l'eſprit, abus de la raiſon,
Préparant les ennuis de l'arriere ſaiſon.
Laiſſe ton ame aller où ſon attrait la mene.
Pourquoi contrarier le penchant qui l'entraîne ?
Que ce jour à Julie uniſſe mon deſtin,
Ton cœur déſabuſé peut me haïr demain.
L'aſpect de mon bonheur deviendra ton ſupplice :
Aigri par tes chagrins, tu m'en croiras complice ;
Et pleureras bientôt, ſage mal affermi,
Le préſent qu'à regret tu fais à ton ami.

TERVILLE (*après un moment de trouble.*)

Vous ne me vaincrez point, votre éloquence eſt vaine.
S'il en coûte à mon cœur, je ſuffis à ma peine;....
Vous; n'en ſuivez pas moins, docile à vos penchans,
La trace fraîche encor des premiers ſentimens.
Tant que vous le pourrez, prolongez leur ivreſſe,
Et ce tumulte heureux de l'aveugle jeuneſſe;
Je l'ai connu, chéri... le calme eſt arrivé,
Et, ſur-tout aujourd'hui, je crois l'avoir prouvé.
De mes réflexions je n'ai pas été maître.
C'eſt un tort, ſi l'on veut; c'eſt un malheur peut-être;
C'eſt ce qu'il vous plaira; mais j'y tiens, j'y tiendrai.
Je me ſuis fait des loix, & je les remplirai.

VERSEUIL.

(*Après un ſilence.*)

Aux dépéns du bonheur!... je vous laiſſe à vous-même.
Bon par inſtinct, craignez d'être dur par ſyſtême.
Il en eſt tems encor. Ce cœur trop fortuné,
Va vous remettre un bien qui vous fut deſtiné...
Prononcez; de votre ame écoutez le murmure.
La raiſon peut tromper, mais jamais la nature.
Laiſſant de vains calculs, ne ſuivez que ſes loix;
Aimez, ſoyez heureux, & rentrez dans vos droits.

(*Verſ. lui ſerre la main, & le quitte avec l'air de l'intérêt.*)

SCENE VII.

TERVILLE (*seul & très-agité.*)

JE n'ai rien à répondre ; il a lu dans mon ame.
Il y voit mes combats & l'amour qui m'enflâme.
L'amour, eſt-il bien vrai ? j'aime, je ſuis jaloux !
J'aime Julie, ô Ciel ! & lui donne un époux !
Je veux, pour me ſauver de ma propre foibleſſe,
Moi-même, à mon rival marier ma maîtreſſe !
Oui... mon bonheur dépend de cet effort cruel.
L'amour eſt paſſager, l'hymen eſt éternel :
Mais Julie eſt ſi belle !... eh bien ! fuyons ſes charmes.
Peut-être, en m'en privant, je m'épargne des larmes :
(*Après un moment de réflexion.*)
La ſenſibilité, par ſon impreſſion,
Détruiroit-elle en moi ce qu'a fait la raiſon ?
L'homme ne peut-il donc former une entrepriſe ?
Et qu'eſt-ce que l'eſprit quand le cœur le maîtriſe ?
De contraires deſirs tour-à-tour agité,
Sans ceſſe loin de moi je me ſens emporté.
Je veux, & ne veux plus ; je crains ce que j'exige,
Et fais tout... pour hâter un hymen qui m'afflige.
Je ſouffre, & j'en rougis... qui me l'eut dit, qu'un jour
Tout le plan de ma vie échoueroit par l'amour ?
Oui, j'aime avec fureur. Quel trouble, quelle guerre,
Quand c'eſt l'ame qui lutte avec le caractere !
(*Du ton le plus décidé.*)
Lui ſeul doit triompher... rien ne me changera.

SCENE VIII.

SCENE VIII.

TERVILLE, LAFLEUR (*qui eſt entré ſur la fin du monologue.*)

TERVILLE.

Eh bien ? quel ſoin t'amene, & que faiſois-tu là ?

LAFLEUR.

Monſieur peut deviner l'objet de ma viſite.

TERVILLE.

Dépêche : allons.

LAFLEUR.

Souffrez... l'occaſion invite!...

TERVILLE.

De quoi donc s'agit-il ?

LAFLEUR.

Mais de l'hymen prochain.
De Julie aujourd'hui Verſeuil reçoit la main.

TERVILLE.

Aujourd'hui !

LAFLEUR.

Dans ces lieux il n'eſt bruit d'autre choſe ;
(*En tremblant.*)
Et c'eſt vous, Monſieur, qui... permettez donc que j'oſe
Franchir le même pas à ſon exemple.

TERVILLE (*furieux.*)

Non.

Non, Monſieur le coquin; vous reſterez garçon.

(*Il ſort, & la Fleur ſuit.*)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

NÉRINE, LAFLEUR (*l'air conſterné.*)

LAFLEUR.

Oui, la nôce eſt au diable... il n'eſt plus d'eſpérance;
Il me met de moitié dans ſon indépendance,
Et, comme il parle haut, il m'a déterminé,
C'eſt fait; au célibat me voilà condamné.

NÉRINE (*après un ſilence.*)

Tu peux en revenir, & malgré moi j'eſpere;
Car l'hymen de Verſeuil n'a pas l'air de ſe faire.
Julie eſt renfermée, elle eſt ſeule, elle écrit,
Montbriſſon eſt rêveur, Saingérans perd l'eſprit.
Il ſe démene, il jure, on ſe regarde, on cauſe,
On va... ce mouvement cache encor quelque choſe.

LAFLEUR.

Quoi qu'il en ſoit, mon maître au milieu du fracas
Eſt fixe en ſes vouloirs; il n'en démordra pas.
Et voilà ce que c'eſt que la philoſophie!
J'en ſuis pour mon amour.

NÉRINE.

Ainſi donc, pour la vie,
Tu renonces à moi?

LAFLEUR.

Ne va pas m'attendrir.

NÉRINE.

Mais...

LAFLEUR.

Reſpecte mon plan, & ſonge à m'aguerir!

NÉRINE.

Ton plan eſt de m'aimer, laiſſe-là ta folie.
D'abord le Célibat eſt mon antipathie,
Je n'en vois pas le fin. N'avons-nous pas un cœur?
A quoi penſai-je auſſi d'aimer Monſieur Lafleur?
Un eſprit fort?

LAFLEUR.

Mais oui.

NÉRINE.

Je ris de ta grimace:
Çà, point de tems perdu : voyons ce qui ſe paſſe;
Et défais-toi, ſur-tout, de tes airs importans.
Si tu n'oſes parler, obſerve, écoute, entends.
L'état d'incertitude eſt un état funeſte;
Et, par ce que je ſais, on peut ſavoir le reſte.

(*Saingérans & Terville entrent; Lafleur montre Nérine à ſon Maître qui le repouſſe avec humeur. Les Valets ſortent.*)

SCENE II.

SAINGÉRANS, TERVILLE.

SAINGÉRANS (*furieux.*)

LE moyen de s'attendre à ces accidens-là ?
Je ſuis bien avancé... les neveux ! les voilà !
Moi ! qui la croyois veuve !

TERVILLE.

Expliquez-vous.

SAINGÉRANS.

Le traître !

TERVILLE.

Qui donc ?

SAINGÉRANS.

Qui ? qui ? Verſeuil.

TERVILLE.

J'apprends à le connoître.
Son hymen avançoit, il paroiſſoit conclu,
Et Monſieur s'y refuſe après l'avoir voulu.

SAINGÉRANS.

Quoi ! quel hymen ?

TERVILLE.

Eh ! mais, vous le ſavez de reſte.

SAINGÉRANS.

Et vous ne ſavez rien ; la choſe eſt manifeſte.
Dans ces ſecrets, enfin, ſoyez initié.
Depuis plus de ſix mois Verſeuil eſt marié.

TERVILLE.

Lui ! quel conte ! à qui donc ?

SAINGÉRANS.

J'en enrage dans l'ame.
A celle juſtement que je voulois pour femme....
A la veuve.

TERVILLE.

Propos !

SAINGÉRANS.

Oui : propos eſt fort bon.

TERVILLE.

Vous ne plaiſantez pas ?

SAINGÉRANS.

Eh ! non, vous dis-je, non.

TERVILLE.

Quoi ! comment ?.... & Verſeuil m'en a fait un myſtere ?

SAINGÉRANS.

Vous êtes ſeul, dit-il, coupable en cette affaire.
Votre indiſcrétion malgré lui l'engagea ;
Fort bien ! vous mariez ceux qui le ſont déja.

TERVILLE (*avec l'expreſſion du regret.*)

Verſeuil eſt marié ! qu'ai-je fait ? & Julie.....
Et ſon amour trompé qui peut troubler ſa vie !
Ce qu'elle aime, eſt hélas ! dans un autre lien !
Quel tourment pour ſon cœur ! quel remords pour le mien !
Verſeuil eſt marié ! je n'y puis rien comprendre...
Et, ſans vous emporter, vous avez pu l'apprendre ?

SAINGÉRANS.

Je ne dis point cela. J'ai crié, j'ai tonné,
Et puis, le pathétique.... & puis, j'ai pardonné.

TERVILLE.

Ah ! contre mon bonheur je vois que tout conſpire.

SAINGÉRANS.

Contre le mien plutôt.

TERVILLE (*troublé.*)

Voyons : qu'aurai-je à dire ?
Quand Montbriſſon....

SAINGÉRANS.

Bel embarras, vraiment ?
Parbleu, vous conterez le fait tout ſimplement.

TERVILLE.

Saingérans, écoutez : prenons un parti ſage ;
On peut, ſi vous voulez, caſſer ce mariage.

SAINGÉRANS.

Le caſſe qui voudra : car, s'il faut parler net,
Je crois au fond du cœur que Verſeuil a bien fait :
Et je veux pour mon compte imiter ſa folie.

TERVILLE (*avec humeur.*)

Vous ! encor ?

SAINGÉRANS.

Mon eſpoir ſe rabat ſur Julie.
Vous, qui ſavez ſi bien faire épouſer les gens,
Je compte, mon très-cher, ſur vos ſoins diligens.
Ce choix vaut encor mieux pour moi que la Marquiſe,
Ma tendreſſe en ces nœuds ſera moins compromiſe :
Quand d'un premier époux on regrette le ton,
Un autre perd ſouvent à la comparaiſon.
Et....

TERVILLE (*toujours avec humeur.*)

Les vapeurs d'hymen à coup sûr vous égarent.

SAINGÉRANS.

Point du tout, & mes feux aujourd'hui ſe déclarent.

TERVILLE.

Mais vous extravaguez... laiſſez-là ce projet.

SAINGÉRANS.

Je n'extravague point, & ſuivrai mon objet.

TERVILLE (*avec encore plus de vivacité.*)

Il vous échappera... vous y ſerez ſenſible,
Et ce qui n'eſt qu'un jeu vous deviendra pénible.
Au tems plus fort que nous il faut ſavoir céder,
Et renoncer aux droits qu'on ne peut plus garder.

SAINGÉRANS.

Le tems, toujours le tems, trève à ce verbiage.
Que vous importe à vous, paiſible perſonnage,
A vous beau raiſonneur?

(*Il touſſe.*)

TERVILLE.

Modérez ce courroux.
Vous voyez, la colere allume encor la toux.

SAITGÉRANS (*tombant ſur un ſiége avec l'air oppreſſé.*

Ah! ne me parlez point d'un vieux Célibataire:
Tout s'en détache enfin, & rien ne lui proſpere.
Si j'avois une femme, un état, des enfans,
Je prétendrois encore à quelques doux inſtans.
Raſſemblant près de moi tout ce que le cœur aime,
Je ferois des heureux, je le ferois moi-même,
Et n'irois point au loin, dans mes triſtes loiſirs,
Mendier mon bonheur & quelques faux plaiſirs.
L'abandon, les rebuts, la vague inquiétude,
Et cette noire humeur qui ſuit la ſolitude,

Oui ; voilà tôt ou tard, les profits d'un garçon :
J'en crois l'expérience, &... plus que la raiſon.
Même ſort vous attend ; un jour viendra, je gage,
Où vous ſerez bien ſot d'avoir été ſi ſage.

TERVILLE (*avec chaleur.*)

Ce jour ne viendra point. Secret rare & plaiſant !
Rendre heureux l'avenir par les maux du préſent !
Vous avez de l'humeur & l'humeur exagere.
En quoi donc, juſte ciel ! l'hymen peut-il vous plaire ?
Loin de les affoiblir, il double nos malheurs,
Pour échapper au ſort, pour tromper ſes rigueurs,
Il ne faut point ſur nous lui donner trop de priſe ;
Seul, on pare ſes coups, ou bien on les mépriſe ;
Mais aux fers que je crains s'eſt-on abandonné,
C'eſt doublement alors qu'on eſt infortuné.

SAINGÉRANS (*en colere*).

Pourquoi donc à Verſeuil deſtiniez-vous Julie ?

TERVILLE.

Chacun a ſa morale, & ſuit ſa fantaiſie ;
La ſienne eſt pour l'hymen, on peut le préſumer
D'après les nœuds ſecrets qu'il lui plut de former.
Mais, vous, homme de ſens.

SAINGÉRANS.

Tout ceci me déroute.
Mes principes par là ſont dérangés ſans doute.
Oh ! ma foi, ce n'eſt pas l'inſtant d'y revenir.
Il me faut une femme, & je veux l'obtenir ;
Dans ce ferme deſſein, vous m'aiderez, j'eſpere ;
Et ſi je n'obtiens rien, ſi le ſort m'eſt contraire,
Le public en dira morbleu ce qu'il voudra.....
Mais, il ne dira rien, & tout réuſſira.

TERVILLE.

Adieu. Chez Montbriſſon voudrez-vous bien m'attendre ?

SAINGÉRANS.

Volontiers .... auſſi bien ... il s'agit de s'entendre.

SCENE III.

SAINGÉRANS (*ſeul*).

Il ſe trouble aiſément l'honnête Montbriſſon ;
Je ſaurai le calmer ; moi j'ai cela de bon,
Tout s'arrange avec moi ; ſa pupille s'avance ;
Diſpoſons-la ... Du cœur j'ai quelque intelligence ....

SCENE IV.

JULIE, SAINGÉRANS.

SAINGERANS.

Vous rêvez, bel enfant !

JULIE (*une lettre à la main*).

Eh ! quoi ? c'eſt vous, Monſieur ;
Je ne vous voyois pas, & vous m'avez fait peur.

SAINGERANS.

Oui-dà ; raſſurez-vous & comptez ſur mon zele.
L'ardeur de vous ſervir eſt aſſez naturelle.
Hem ! vous en convenez ? moi j'en conviens auſſi ;
Tout exprès pour cela, le ſort m'amene ici,

Et votre cœur, d'après ce que je me propoſe,
Aux révolutions gagnera quelque choſe.
Je vais tout préparer, je le veux & j'y cours.
Oh ! je ne prétends pas vous effrayer toujours,
Et... ſuffit.... vous verrez que l'on peut encor plaire.
(*A part*).
Elle eſt parbleu jolie, & c'eſt bien mon affaire.
(*Il ſort*).

SCENE V.

JULIE (*ſeule*).

Que dit-il ? Que veut-il ? Rien pour moi n'eſt changé.
On m'évite, on ſe tait, & ce cœur affligé....
Pour tromper ma douleur, la Marquiſe a beau faire ;
Au reproche, aux tourmens, rien ne peut me ſouſtraire.
Et j'ai pu feindre ! ô ciel...je ſens mes pleurs couler,
Quand Monbriſſon ſaura...je n'oſe lui parler,
Et ce billet funeſte arroſé de mes larmes,
Va d'un ſi triſte aveu m'épargner les allarmes.
Bienfaiteur adoré, ſouffre ces vœux cruels !....
Le quitter ! moi ! pour prix de ſes ſoins paternels !
Toujours, comme ſa fille, il aima ſa pupille.
Voudrois-je en l'affligeant reſſembler à Terville ?
Malheureuſe ! quel nom m'échappe malgré moi ?
Le charme qu'il m'inſpire augmente mon effroi.
Terville ! ah ! Dieu ! l'ingrat !..combien je l'aime encore ?
Ah ! mourons loin de lui d'un chagrin qu'il ignore.
S'il le ſavoit... peut-être... où ſuis-je ! qu'ai-je dit ?...
Avant de l'envoyer reliſons cet écrit.

Elle relit la lettre qu'elle tenoit en entrant.

SCENE VI.

MONTBRISSON, JULIE.

MONTBRISSON *ſans voir Julie & ſans en être vu.*

DE Verſeuil que j'eſtime, & qui m'avoit ſu plaire,
A peine je conçois la démarche légere :
Que dis-je ? il n'eſt pour rien dans un pareil projet ;
Lui-même en a ſouffert, & Terville a tout fait :
Mon neveu devient fou.

JULIE (*l'appercevant.*)

Ciel ! Montbriſſon !

MONTBRISSON.

Julie ;
Qu'eſt-ce que vous liſiez ?

JULIE.

Monſieur.....

MONTBRISSON.

Mais, mon amie,
Vos larmes ont coulé.

JULIE *à part.*

Souffrez.... Quel entretien.

MONTBRISSON.

Vous ne m'aimez donc plus ? Vous ne me dites rien !...
Quel chagrin avez-vous ?

JULIE *voulant ſe retirer.*

Si vous daigniez permettre....

MONTBRISSON.

Non : demeurez ....

JULIE.

Hélas !

MONTBRISSON.

Quelle eſt donc cette lettre;
A qui s'adreſſe-t-elle ?

JULIE, (*troublée*).

A vous.

MONTBRISSON.

A moi ! donnez.

JULIE.

Je ne puis.

MONTBRISSON *ſaiſiſſant la lettre.*

Je le veux.

JULIE *ſe jettant à ſes genoux.*

Ah ! Monſieur, pardonnez.
La grace que du moins j'implore avec inſtance,
C'eſt que vous voudrez bien la lire en mon abſence.

MONTBRISSON.

Tout ce que tu voudras; oui, je te le promets.

JULIE *ſerrant & baiſant la main de Montbriſſon;*

Je vais ....

MONTBRISSON.

Julie !

JULIE.

Adieu ...., vous ſaurez mes ſecrets.

SCENE VII.

MONTBRISSON *ſeul liſant la lettre de Julie.*

» Un cloître va cacher mon infortune affreuſe;
» Je ne puis plus, Monſieur, jouir de vos bienfaits;
» Mais au fond de mon cœur ils ne mourront jamais:
» Puiſſe finir bien-tôt une vie odieuſe!
» Terville.... (je rougis d'avoir pu le nommer),
» Votre neveu! Terville ...il a ſu me charmer;
» Je vous avouerai tout, votre ame eſt généreuſe;
» Je l'aime; & vous ſavez que lorſqu'on peut l'aimer,
» Il faut vivre coupable, ou mourir malheureuſe ».

MONTBRISSON.

Qu'ai-je lu! Dieu! mes pleurs inondent ce papier.
Il appelle. Un laquais vient.
Quelqu'un?... cherchez Terville, il faut me l'envoyer.
(*ſeul*).
Quel malheureux travers! en voilà donc la ſuite!
Julie! ah! dans quel piege un ingrat t'a conduite!
Touchante vérité, répands ſur mes diſcours,
Ce charme impérieux qui déſarme toujours.
Eclaire mon neveu, laiſſe-le ſans défenſe;
Il entendra ta voix, c'eſt ma ſeule éloquence.

SCENE VIII.

MONTBRISSON, TERVILLE.

MONTBRISSON *l'air ému.*

TERVILLE!

TERVILLE.

Je ſais tout... vos ſens ſont agités?

MONTBRISSON.

Ils le ſont, il eſt vrai.

TERVILLE.

C'eſt Verſeuil....

MONTBRISSON.

Ecoutez.
Je dois ſur vous encor, tout m'y force & m'en preſſe;
Eſſayer aujourd'hui les droits de ma tendreſſe.

TERVILLE.

Quoi?

MONTBRISSON *lui ſaiſiſſant la main.*

Tenez-vous toujours au funeſte parti
Où vous étiez fixé?

TERVILLE.

Laiſſons.

MONTBRISSON.

Répondez.

TERVILLE.

Oui.
Je veux agir, penſer, ſentir à ma maniere.
Enfin.... vivre pour moi.... d'où vient votre colere?

MONTBRISSON (*avec indignation.*)

Où donc as-tu puiſé ces principes affreux,
Garants d'un eſprit faux & d'un cœur malheureux ?
Moi ; toujours moi ! quel mot ! quelle philoſophie !
Quels hommes as-tu vus ? Telle eſt donc la manie
De ces ſophiſtes vains, ces adroits impoſteurs,
De la ſociété hardis légiſlateurs,
Qui, d'orgueil enivrés, feignent dans leurs ſyſtêmes ;
D'aimer le genre humain, pour n'aimer rien qu'eux-mêmes ;
Dont l'aride ſageſſe en impoſe aujourd'hui,
Et qui n'ont ſu jamais exiſter dans autrui ?
Voilà de leur morale ! apprends que l'Egoïſte
Eſt, & ſera toujours le mortel le plus triſte ;
Sur-tout le plus cruel .... dis, dis, quel eſt ſon frein ?

TERVILLE.

L'honneur !

MONTBRISSON (*l'interrompant vivement.*)

C'eſt un grand mot dont il s'étaie en vain.
Nomme-moi ſes rapports ; en a-t-il ? il végete
Dans un monde étranger où le hazard le jette.
Que fait il à l'armée, au barreau, dans les champs ?
Il glace ſes amis, révolte ſes parens ;
Sa vie eſt un ſcandale, & ſa mort ſalutaire
N'enleve, en le frappant, qu'une charge à la terre.
D'un repentir tardif épargne-toi l'affront :
Regarde Saingérans, ſes regrets t'inſtruiront.
Souffrant, abandonné, martyr de ſon ſyſtême,
Son inutilité l'épouvante lui-même ...
Crains un tel ſort, rougis de languir ſans lien,
Reprends l'eſprit, les vœux, le cœur d'un citoyen.

TERVILLE.

Citoyen ? je le ſuis. Pour l'hymen je le brave ;
J'ai la prétention de n'être point eſclave.

MONTBRISSON.

MONTBRISSON.

Tu l'es de ton ſyſtême & de ton préjugé.
Va, c'eſt le même effet, le nom ſeul eſt changé.

TERVILLE.

Le mariage ainſi vous ſemble un joug utile?

MONTBRISSON.

Il produit peu de mal, des biens, il en fait mille.

TERVILLE.

C'en eſt trop! regardez, c'eſt tout ce que je veux.
Sur la ſociété jettez enfin les yeux.
Conſidérez, Monſieur, les malheurs qu'il entraîne:
Combien d'infortunés ont pleuré ſur ſa chaîne!
Voyez de tous côtés les ſcandaleux éclats,
(Je ne dis rien des maux que l'on n'apperçoit pas.)
Quels motifs parmi nous reglent les mariages?
L'orgueil, l'intérêt vil, quelques vains avantages;
Et qu'attendre d'un cœur, s'engageant ſans attrait,
Dans un âge, où promettre eſt... au moins indiſcret.
Dans ces arrangements ſi froids, ſi légitimes,
Nous ſommes, tour-à-tour, oppreſſeurs & victimes.
Delà, tant de Beautés que l'on voue aux douleurs,
Qui perdent leur jeuneſſe, & vont perdre leurs mœurs,
Les enfans égarés par l'exemple des peres,
Les regrets, le déſordre & l'opprobre des meres,
Les maris bafoués, & même par des ſots,
Des noms d'époux, traînés dans tous les Tribunaux,
La femme qu'on accable après l'avoir vendue,
Et que la loi renferme après l'avoir perdue:
Celle qui, d'un jaloux redoutant l'œil vengeur,
Craint juſqu'à ſa penſée, & l'enferme en ſon cœur,
Celle enfin qui, ſuivant un charme involontaire,
Cherche confuſément l'objet qui doit lui plaire.
Voyez quelle eſt la fin même des plus prudens,

Des ſéparations au bout de quarante ans,
Mille ſoucis ſecrets, d'éternelles alarmes,
Les affronts, le mépris, le malheur & les larmes....
Voilà pourtant, voilà l'effet le plus commun
D'un nœud ſouvent horrible & toujours importun.

MONTBRISSON.

Eh bien ! à qui s'en prendre ? à ces mortels ſans ame,
Qui bravent, comme toi, l'état qui les réclame,
Rompent l'ordre établi, diviſent les époux,
Leur enlevent la paix, leur tréſor le plus doux,
Eveillent les ſoupçons, alarment la tendreſſe
De l'amour paternel trompé dans ſon ivreſſe,
Et, bientôt refroidis, ailleurs portant leurs vœux,
Ne laiſſent que les pleurs & la honte après eux?
Plus d'un cœur en a fait les funeſtes épreuves:
Mais des exceptions ne ſont jamais des preuves :
Vois, pour quelques abus à l'hymen reprochés,
Sous ſon voile combien d'avantages cachés !
La naïve Beauté que pare la décence,
Dans le ſein du bonheur gardant ſon innocence ;
L'échange pur des cœurs, les mutuels deſirs,
Douce communauté des ſoins & des plaiſirs,
Epanchement heureux des larmes ſolitaires,
Sacrifices touchans, & toujours volontaires ;
Les careſſes d'un fils, ſes jeux & ſes progrès,
Et l'eſpoir de renaître en de vivans portraits ;
Voilà quel fut un tems mon fortuné partage ;
Voilà de mon hymen l'attendriſſante image.

TERVILLE.

Oui, vous fûtes heureux, je le ſais, je le croi ;
Mais, ce bonheur paſſé parle aujourd'hui pour moi.
Où ſont-ils, ces tranſports, ces touchans ſacrifices,

D'un lien qui n'eſt plus paſſageres délices ?
Que vous en reſte-t-il ?

MONTBRISSON (*avec le cri de la douleur.*)

Il eſt vrai, je perdis
Tout ce qui me fut cher, mon épouſe & mon fils :
Mais j'aime mieux ces pleurs, ce ſouvenir ſi tendre,
Ces tributs douloureux que je dois à leur cendre ;
Tous ces déchiremens d'un cœur bien pénétré,
Revolant vers le bien qu'il avoit adoré ;
Oui, je les aime mieux que le bonheur frivole,
D'un cœur que rien n'émeut, & que l'orgueil iſole.
La nature a des maux qu'il faut ſavoir chérir.
La peine qu'elle cauſe eſt encor un plaiſir.

TERVILLE.

Beau preſtige !...

MONTBRISSON.

Ah ! barbare ! entre ſous la chaumiere
Où vit l'infortuné qui laboure la terre,
Expiant notre luxe, exiſtant pour ſouffrir,
Environné d'enfans qu'à peine il peut nourrir :
Sous le prétexte faux d'une pitié cruelle,
Arrache de ſon ſein ſa compagne fidelle,
Qui l'aide chaque jour par des efforts nouveaux,
Et dont l'amour au moins l'encourage aux travaux...
Ses cris te répondront ; tu verras ſes alarmes.
L'œil ardent de fureur & noyé dans les larmes,
Il te diſputera ce malheureux tréſor,
Que tu voudrois hélas ! qu'on lui ravit encor,
Et, ſuccombant toi-même à ſa juſte colere,
Tu connoîtras le cœur d'un époux & d'un pere...
Tu reſtes interdit ! mon cher Terville, eh ! quoi ?
Des tableaux auſſi vrais ne peuvent rien ſur toi ?
(*Après un ſilence.*)
Je ſaurai t'accabler, je ſaurai te confondre.

TERVILLE.

Jamais, & puiſqu'il faut.

MONTBRISSON.

Attends pour me répondre.
Voyons : que dirois-tu, ſi ta funeſte erreur
Condamnoit à la honte, & livroit au malheur
Un être intéreſſant, doux, ſenſible, eſtimable,
Un objet vertueux, que tu rendrois coupable,
Qui rougiroit toujours, loin de toi retenu,
De prononcer ton nom, & de t'avoir connu;
Qui verroit dans les pleurs s'éclipſer ſa jeuneſſe,
Déteſteroit ſon ſort, maudiroit ſa tendreſſe,
Voudroit fuir tes regards, loin de toi s'exiler,
Et que tu n'aurois plus l'eſpoir de conſoler ?

TERVILLE (*avec la plus grande agitation.*)

Qu'oſez-vous ſuppoſer ? ah ! c'eſt moi, c'eſt moi-même
Qui veux fuir, qui frémis de mon déſordre extrême...
Apprenez mes tourmens, & concevez les tous,
J'immole avec regret le penchant le plus doux ;
J'excite mon courage, & chaque effort me bleſſe...
Même en la ſurmontant, je chéris ma foibleſſe.
Oui, j'adore Julie, &, dans ce triſte jour,
C'eſt l'effroi d'un lien qui m'arrache à l'amour.

MONTBRISSON (*avec indignation.*)

Qu'entens-je ! & tu pouvois !... & ton horrible zele...
Tu crois peut-être encor qu'un autre eſt aimé d'elle.

TERVILLE.

Ciel ! & c'eſt ſur ma foi que ſon cœur s'eſt livré.

MONTBRISSON.

C'en eſt trop !

TERVILLE.

Je crains tout.

MONTBRISSON.

Tu crains d'être éclairé.
Conviens-en ; ſors enfin d'une erreur volontaire.

TERVILLE.

Je ſais, Monſieur, je ſais ce qu'il me reſte à faire ;
Et je vais...

MONTBRISSON.

Demeurez...

TERVILLE.

Je n'écoute plus rien.

MONTBRISSON.

Détruis donc à la fois ton bonheur & le mien.

TERVILLE.

Je connois mes devoirs...

MONTBRISSON.

Non, ton cœur les oublie.

TERVILLE.

Je pars, mais mon amour laiſſe un pere à Julie.

MONTBRISSON *lui donnant la lettre de Julie.*

Hé bien ! pars, pars, mais lis.

TERVILLE *prenant la lettre & y jettant les yeux.*

Eſt-il vrai ! .... juſtes Cieux !
(*Il lit*). (*Il lit.*)
Un cloître ... je frémis ... Terville... ah ! malheureux !
(*Il lit*).
Il a ſu me charmer .... votre ame eſt généreuſe ....

(*D'une voix étouffée*).

Il faut vivre coupable.... ou mourir malheureuse.

MONTBRISSON.

Terville!....

TERVILLE.

Laiſſez-moi....

MONTBRISSON.

Terville!

TERVILLE.

O trouble affreux!

MONTBRISSON.

Je triomphe... des pleurs échappent de ſes yeux.

(*Ici entrent Mad. de Verſeuil & Julie qui veut fuir en voyant Terville.*)

SCENE IX.

Mad. DE VERSEUIL & JULIE *dans le fond du Théâtre.*

LES MÊMES; TERVILLE (*ſur le devant de la Scene, toujours les yeux attachés ſur le billet.*)

MONTBRISSON *en appercevant Julie & allant à elle.*

APPROCHE.....ne crains rien.

JULIE (*réſiſtant*).

Monſieur...;

MONTBRISSON.

Sois plus tranquille;

Il regarde la Marquiſe qui lui indique par un geſte que Julie eſt inſtruite de tout.

TERVILLE.

C'eſt elle !

JULIE (*s'approchant & jettant un cri.*)

Mon billet dans les mains de Terville !

(*A Montbriſſon.*) (*Tombant dans les bras de Mad. de Verſeuil*).

Vous m'avez trahi ! vous ! je n'y ſurvivrai pas.

TERVILLE.

Que vois-je ?

MONTBRISSON.

Ton ouvrage.

TERVILLE.

Ah ! c'eſt trop de combats.

Il tombe aux pieds de Julie.

Mon ame déchirée.... Ecoutez-moi, Julie !

MONTBRISSON.

Ciel !

JULIE.

Terville !

Mad. DE VERSEUIL.

A vos pieds.

TERVILLE.

Il vous offre ſa vie.

JULIE.

N'eſt-ce qu'un ſonge !

TERVILLE.

Non : c'eſt Terville confus ;

Qui fut barbare, hélas ! .... qui ne le ſera plus,

Détrompé par l'amour & par la vertu même,
Terville repentant, qui rougit, qui vous aime,
Qui vous aima toujours : oui, même en vous cédant,
Je brûlois, malgré moi, du feu le plus ardent.
Jaloux, déſeſpéré, j'idolâtrois vos charmes.
Jugez de mes remords, lorſque j'ai vu vos larmes!
Je renais..., vous venez de me créer un cœur,
Et vous m'avez rendu tous mes droits au bonheur.
Je ne raiſonne plus, je ſuis tout à l'ivreſſe,
A l'orgueil de vous plaire, aux ſoins de ma tendreſſe;
Dans des principes faux je m'étois engagé,
Le ſentiment m'éclaire, & ſeul m'a corrigé.

JULIE.

Je ne ſais où je ſuis... qu'ai-je entendu! Madame...:
(*A Terville*).
Ah! cruel!... Dieu! quel poids eſt de moins ſur mon ame!
A Montbriſſon en ſe jettant dans ſes bras.
Je ſens mieux en ce jour le prix de vos bontés;
Mon Pere manque ſeul à mes félicités.
Mais quoi? quel trouble encor ſe mêle à leurs délices?
(*à Terville*).
Je veux des retours vrais & non des ſacrifices.
Si le regret ſuccede à ces vœux du moment,
De mes premiers deſtins j'aime mieux le tourment.
Pour que je ſois à vous, ſoyons tout l'un pour l'autre.
Sentirois-je un bonheur qui pourroit nuire au vôtre?

TERVILLE (*avec tranſport.*)

Ah! croyez à l'amour que je vous ai juré;
Je ne regrette rien que d'avoir différé.

Mad. DE VERSEUIL *à Julie.*

Il déteſte ſes torts!

JULIE (*embraſſant Mad. de Verſeuil*).
Et moi, je les oublie.

Terville retombe aux pieds de Julie & lui baiſe la main avec tranſport.

SCENE X.

LES MÊMES; VERSEUIL, SAINGÉRANS, NÉRINE & LAFLEUR.

SAINGÉRANS *appercevant Terville aux genoux de Julie.*

Bon ! ne voilà t-il pas qu'il en veut à Julie ?

TERVILLE.

Je l'adore ! ....

NÉRINE.

Vivat !

MONTBRISSON *ſerrant ſon neveu dans ſes bras.*

Vien, mon cher neveu, vien.
Redevenu ſenſible, il ne te manque rien.

TERVILLE *s'approchant en riant de Mad. de Verſeuil.*

Madame .....

Mad. DE VERSEUIL.

Eh ! oui, j'entends.

TERVILLE *à Verſeuil.*

Pardonnons l'un à l'autre.

VERSEUIL.

Jouis de ton bonheur.

TERVILLE *regardant M. & Mad. de Verſeuil.*

Il s'accroît par le vôtre.

SAINGÉRANS.

Je vois, qu'excepté moi, tout le monde eſt heureux.

NÉRINE.

Rien n'eſt plus conſolant.

TERVILLE (*à Lafleur qui s'approche d'un air ſuppliant*).

Je ſais ce que tu veux.
Epouſe : j'étois fou, n'imite pas ton Maître.
Dépendant, enchaîné, j'ai du plaiſir à l'être.
Je vais tout réparer ; & prouver hautement
Qu'on peut être mari, ſans ceſſer d'être amant.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

IBATAIRE, &c.

...ant M. & Mad. de Verſac.

...ctoit par le vôtre.

GERANS.

..., tout le monde eſt heureu...

RINE.

...t.

...ſſeur qui s'approche d'un ...

...ppuant).

Je ſais ce que tu veux.

...mite pas ton Maître.

...ai du plaiſir à l'être.

...prouver hautement

...ans ceſſer d'être amant.

...ieme & dernier Acte.

Digitized by Google